



Bulletin de l'Association des Amis de
Robert Brasillach

139

Hiver 2016

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)



Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch
blog : arb6245.over-blog.net

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,
Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. — /50 €

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève
IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.

France : Par chèque à l'ordre de Madame Monique DELCROIX, BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France ou
50 € Banque Coop,
IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0
BIC/Swift COOPCHBBXXX

Belgique : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,
Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,
CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.

SOMMAIRE

- Pages 3-6 : Lecture: Des *Cahiers de Malte* Laurids Brigge au *Journal d'un homme occupé* ; Robert Brasillach de 1848 à nos jours ; R.B. est à Sigmaringen, et je l'ai vu ; R.B est toujours à Sigmaringen, Joël Jaloux.
- Page 6 : Radio : Libre Journal d'Henry de Lesquen, 22 février 2016, *Radio Courtoisie*.
- Page 7 : Lecture : Brasillach a-t-il vraiment choisi Hitler ? Joël Jaloux.
- Page 8 : Re... Lecture : Maurice Bardèche, *Réfléchir & Agir*, n° 10, hiver 2001.
- Page 9 : Hommage, *National Hebdo*, 7 avril 2005.
- Page 10 : Essai sur Robert Brasillach : Pierre Somville ; Bardèche sur le net.
- Pages 11-12 : Document ; En bref : Il y a 61 ans était condamné R.B ; Lecture : *L'Action française et la vie littéraire* (1930-1944), J. Mabire ; Lecture : P.-A. Cousteau, *Fasciste jusqu'à son dernier souffle*, *Rivarol* n°3186, 30 avril 2015.
- Pages 13-15 : R.B., le « James Dean » du fascisme français, G. Dexter et R. Bardini, 16 janvier 2004.
- Page 16 : En bref : Le vol moral ; Echo de presse : Liberté chérie.
- Page 17 : Lecture : Un européisme nazi, J. Prévotaux ; En bref : Europe1, 6 février 1945, la mort de R.B.
- Pages 18-19 : Il y a 70 ans, leur République assassinait R.B.
- Page 19 : Presse : Itinéraire d'un anarchiste de droite ; Notice : Abbé Mouren, aumônier à Fresnes.
- Page 20 : Réédition Brasillach 2017, éd. Pardès.
- Page 21 : Nos ARB : Paul Jamin dit Jam, *Les Amis de Hergé*.
- Pages 22-23 : Nos ARB : Le Dr Merlin s'invite sur TV Libertés
- Page 24 : Echo de presse : Notre ARB Maurice Ronet, M.-L. Delorme, *Le Journal du Dimanche* 21 octobre 2013.
- Page 25 : Interview : Pierre Somville, « Brasillach écrivain »
- Pages 26-29 : Lecture : *Histoire politique de la jeune Droite, 1929-1942*, A. de Benoist, *Eléments*, n°129, été 2008.
- Pages 30-31 : Lecture : Défendre ! Jacques Isorni, *l'avocat de tous les combats*, G. Antonowicz.
- Page 32-33 : Presse : Chroniques buissonnière, *Eléments*, n°129, été 2008 ; Hommage à Brasillach, F. Lecomte, *Présent*, 8 octobre 2016 ; La mort de Brasillach, *le Figaro littéraire*, 22 septembre 2016.
- Pages 33-34 : Correspondances inédites : Bernanos, Brasillach, l'histoire, la société..., F. Lecomte, *Présent*, 7.01. 2016.
- Page 34 : En bref : *L'Obsession gaulliste*.
- Page 35 : Notice « Brasillach » du Dictionnaire de la Collaboration, F. Broche.
En bref : de belles éditions anciennes. Messe du 6 février.
- Page 36 : Echo de Presse, Fallait-il fusiller l'écrivain Brasillach ? G. Heuré, *Télérama*, 19 avril 2006.
- Page 37 : Echo de Presse : La plume et la faux, *Présent*, 4 juin 2016.
- Pages 37-39 : Sur des mots régionaux dans *Les Souvenirs* de Maurice Bardèche, Takeshi Matsumura.
- Page 40 : Index

Chers ARB,

C'est au moment de boucler ce numéro que nous apprenons, par sa fille, le décès de Pierre SOUVILLE, fidèle de longue date de l'Association et de nos soirées qu'il nous aidait à organiser. Nous lui rendrons hommage dans notre prochaine livraison et transmettrons d'ores et déjà nos plus sincères condoléances à toute sa famille. Des nouvelles des Cahiers 53/54 vous parviendront prochainement, merci pour votre patience et votre fidélité.

Ph. J

LECTURE : Des Cahiers de Malte Laurids Brigge au Journal d'un homme occupé

« L'après-guerre agonisait doucement. Les conséquences du krach américain de 1929 ne s'étaient pas fait sentir tout de suite en France et le Ministère Tardieu avait pu paraître auréolé des plus gentilles promesses ».

« En 1927, mourait à Paris Rainer Maria Rilke, dont nous ne connaissions encore qu'une édition abrégée des « CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE », qui, pour vingt sous, nous avait apporté ses brumes désespérées et ses songes merveilleux ». Ainsi s'ouvrent les « Mémoires » de Brasillach sur les CARNETS, de Rilke.

« Je suis à Paris. C'est une grande ville, pleine d'étranges tentations, s'écrie Rilke avec le siècle.

« Ainsi donc, c'est ici que viennent les gens pour y vivre ? Je penserais plutôt que c'est un endroit pour y mourir, s'accorde, alors, à dire Rilke avec Brasillach.

Suivons-les. « Je vais parfois me promener le long de petites boutiques dans la rue de Seine, semble avouer l'un dans la pensée de l'autre. « C'était aujourd'hui une belle matinée d'automne. J'allais à travers les Tuileries. Les bouquinistes du quai ouvrent leurs boîtes. Il faut sentir comment volent les oiseaux.

Les deux poètes semblent se promener ensemble avant de rejoindre à contre cœur la Préfecture de Police.

« C'est ridicule. Me voilà dans ma petite chambre, âgé de 28 ans, que personne ne connaît, murmure Rilke dans sa chambre du cinquième étage sous les combles, par un maussade après-midi parisien. » On sait que c'est ici que Brasillach achève son *Journal d'un homme occupé* ; on sait que c'est ici, aussi, que Rilke commence son *Journal de Worpswede*. Toujours, l'œuvre de Rilke a précédé ou prolongé celle de Brasillach, et c'est précisément ce qui nous les rend essentiels. C'est d'ailleurs à ce dernier de nous rappeler sa conclusion : « Les poèmes de Rilke ne sont pas explicables par la logique : mais ils nous précipitent sous un étrange climat dont nous subissons le charme magique ». Rilke aura incarné à la fois pour Brasillach « - Les vivants et les morts de notre avant-guerre », et c'est à lui qu'il reviendra d'en tracer ce touchant témoignage, cette juste retouche et ce définitif portrait : « - C'est lui qui les domine : nous avons eu la chance de l'approcher, de rencontrer dans notre jeunesse ce regard aux yeux gris, cette pensée juste et dure, et cette brûlante passion pour son pays et pour la jeunesse de son pays ».

Joël Laloux

LECTURE : Robert Brasillach de 1848 à nos jours

Le lourd et épais glossaire de Maurice Agulhon, André Nouschi, Antoine Olivesi et Ralph Schor commence à la République démocratique en 1848, qui ne pouvait que devenir « réactionnaire » en 1851, et l'interminable pensum s'arrête à la politique et au rayonnement extérieur de la France en 2007.

En fait, c'est en 1930 dans l'essor et dans l'épanouissement, et dans le rayonnement de l'Action Française. Le prestige intellectuel de Charles Maurras, la rigueur de sa pensée, l'élégance de son style attirèrent vers lui Jacques Maritain, Georges Bernanos, Henri Massis, Robert Brasillach, Pierre Drieu La Rochelle, Lucien Rebatet, Thierry Maulnier, Pierre Gaxotte, René Barjavel, Maurice Bardèche, Marcel Jouhandeau, Henri de Montherlant, Jacques Laurent, Michel Déon, Roger Nimier, Antoine Blondin, Félicien Marceau, René Pleven, Robert Buron, Edgar Faure, François Mitterrand, Jacques Bainville, et de façon plus éphémère ou plus éloignée, André Bellessort, André Chaumeix, Pierre Benoît, Paul Bourget, Henri Bordeaux et Claude Farrère. La jeune extrême droite est alors incarnée par *La Revue Française* de Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Thierry Maulnier et Jean-Pierre Maxence, *Combat*, de Jean de Fabrègues, Georges Blond et Robert Brasillach, et l'hebdomadaire *Je suis Partout*, sous la direction de Pierre Gaxotte jusqu'en 1936, puis avec Robert Brasillach de 1937 à 1943, qui devient avec Lucien Rebatet et Pierre Antoine Cousteau le principal porte-parole du fascisme des jeunes intellectuels français.

L'hebdomadaire *Je suis Partout* où écrivait Robert Brasillach proclamait son racisme et son antisémitisme.

Au milieu des années trente, Drieu LaRochelle et Brasillach s'exaltaient pour le fascisme.

Pendant la guerre d'Espagne, Brasillach prit le parti des nationalistes.

On retrouve le collaborationnisme après 1941, ses maîtres à penser, écrivains ou journalistes, tels Robert Brasillach, toujours conquis par le fascisme, dans lequel il voyait une épopée romantique et un facteur de régénérescence. Parmi les journaux collaborationnistes se signale *Je suis Partout*, avec Brasillach, Rebatet, Georges Blond, Pierre Antoine Cousteau, Claude Jantes.

Et puis vient, sous la plume des rédacteurs, l'heure de l'épuration légale. La mort frappe Pierre Laval, Joseph Darnand, Marcel Bucard, pour les politiques, mais aussi les écrivains et journalistes : Robert Brasillach, Jean Luchaire, Fernand de Brinon, Georges Suarez, Paul Chack, Jean Hérold Pâquis, Paul Ferdonnet. Obtinrent leur grâce : Henri Béraud, Lucien Rebatet, Jacques Benoist-Méchin.

Les premiers auraient pu dire : « L'art est long, la vie est courte », et les seconds : « Heureux ceux qui possèdent ! ».

Joël Laloux

La France de 1948 à nos jours, Maurice Agulhon, André Nouschi, Antoine Olivési, Ralph Schor, Paris, Ed. Armand Colin, 2008, 984 p.

LECTURE : Robert Brasillach est à Sigmaringen, et je l'ai vu !

Il faut absolument lire et relire *Le ballet des crabes*, de Maud de Belleroche après *Ma drôle de vie*, de la regrettée Corinne Luchaire. Ce n'est pas qu'on y trouve de témoignage sur Sigmaringen, mais plutôt sur la notoriété de Brasillach à cette époque charnière, et sur ce que l'on disait de lui pendant la période fin 1944 à début 1945. C'est ainsi que dans la pensée et la bouche de Maud de Belleroche, Brasillach occupe déjà tout le début du livre, à l'ombre de Gilles :

« Drieu La Rochelle ou le feu de paille », il l'avait descendu en flammes, dénonçant son emphase, sa confusion et la longueur de ses digressions ». Brasillach trouva en Drieu un second Châteaubriant. (P. 17. 18).

Rebatet aurait préféré suivre l'exemple de Brasillach, lors du crime du 6 février, date inexpiable de l'exécution de Robert Brasillach.

Brasillach, comme nous l'avons vu, mène tout droit à la poésie magique de Rainer Maria Rilke. »

Et pour conclure *Le ballet des crabes* :

« Il y avait une section Brasillach à Milan.

Outre Céline et Brasillach, il y eut une section Mishima, Cordreanu et Nietzsche sous Mussolini !... ».

Voici donc le plus beau portrait que l'on ait tracé de Robert Brasillach, dans la vie de tous les jours et que l'on eût voulu transposée à Sigmaringen et en Espagne :

« Cette cruauté critique de Brasillach ne m'empêcha jamais de l'admirer lorsque je le rencontrai après son départ de *Je suis partout* à la rédaction de *L'écho de la France*, quotidien de mon futur « époux en second ». Robert, lui, pourtant, n'avait rien d'un dandy, avec ses lunettes d'intellectuel glissant sur le nez et ses chemises rayées de conformisme. Mais, si son corps était plutôt flou, son regard irradiait l'intelligence et la clarté. Maurrassien dès sa vingtième année, il se réclamait de la jeune droite, et son anthologie de la poésie hellène avait envoûté l'étudiante que j'étais. Pour mes camarades de fac et pour moi, il incarnait l'enfant grec et nous lui vouions un culte. Je le lui dis avec simplicité. Il le prit avec émotion. Dès lors, nous fûmes amis. Je n'oublierai plus une conversation délirante que nous eûmes au printemps 44 où il m'ensorcela littéralement en me disséquant le mythe d'Orphée. Les alliés venaient de débarquer, il était condamné à mort et m'entretenait, sourire aux lèvres, du fils de Calliope la nymphe et de Péléagre ou d'Apollon, qui sait !... »

Lorsque j'appris, en exil, le crime inexpiable de son exécution et sa sérénité scandée en alexandrins stoïques, je me remémorai mes trop rares moments privilégiés avec le lumineux Robert. J'évoquai cet autre matin où il me vanta la joie du jeune fasciste « appuyé sur sa race et sur sa nation, fier de son corps vigoureux et qui chante et qui travaille et qui rêve », parce que je lui exprimai mon naïf plaisir de pédaler sur ma chère bicyclette pour rejoindre la piscine Molitor où je nagerais voluptueusement avant de réviser mes cours polycopiés, allongée en plein soleil. Béate.

Il n'avait qu'une ennemie irréductible, disait-il, la vieillesse. C'est une ironie et maigre consolation de songer qu'il n'aura pas eu le loisir de s'y confronter. Je partageais son avis sur ce thème et pourtant, à l'orée du deuxième âge, je révise déjà mon jugement. L'envie me prend d'affronter l'avenir en examinant plus profondément qu'autrefois et avec un scalpel, aiguisé d'expérience et de sens critique, les êtres, les choses, les idées de mon passé. Quand Brasillach donnait pour objectif au fascisme français de changer l'homme et qu'il réclamait « une nation pure, une histoire pure, une race pure », quand il chantait cette allégresse « des immenses réunions d'hommes où les mouvements rythmés des armées et des foules semblent les pulsations d'un vaste cœur », il déchaînait mon enthousiasme juvénile. De cet élan spontané et généreux subsiste, intact, le goût du paroxysme qu'offrait le fascisme français, cette fête permanente de l'existence dont les médiocres et les tatillons seront toujours exclus. Et si la mélancolie me vient inévitablement à la pensée de cette intelligence superbe, fauchée en pleine floraison, je me tourne néanmoins vers un autre esprit, d'obédience voisine, que Robert admirait aussi et qui, bombardé Commissaire à l'Information lui, si impropre à l'Administration et aux intrigues politiques, avait défini les frontières de l'interrogation métaphysique que chacun porte en soi : Giraudoux. »

Joël Laloux

LECTURE : Robert Brasillach est toujours à Sigmaringen !

L'ouvrage d'André Brissaud est l'élément et l'outil le plus sûr pour étudier et juger de ce qu'aurait livré un éventuel séjour de Robert Brasillach à Sigmaringen !... On sait, en préambule du livre, qu'en août 1944, Drieu La Rochelle et Robert Brasillach furent les deux seuls à rester en plein Paris, à l'heure où de ses fenêtres on assistait à l'égorgeage des concierges et des bourgeois, des ouvriers et des étudiants, parce qu'ils « décidèrent que la patrie ne s'emportait pas à la semelle des souliers ». Déjà à Nancy, première étape entre Paris et les Hohenzollern, on comptait quatre groupes distincts de collaborateurs : les ultras et les fidèles à l'Allemagne, à Doriot ou à *Je suis partout* : Luchaire, Ménard, Ralph Soupault. Les inclassables : Cousteau, Lèbre, Jean Hérold Paquis, Jeantet, Algaron, Maurice Yvan Sicard. Les « anti-Brasillach » : Rebatet, Laubreaux, Lesca, Dorsay, appelés « - *Les authentiques dégonflés de Je suis Partout qui avaient vomi sur Robert Brasillach* ». Enfin, les mous de la collaboration : les indétrônables Blond et Poulain.

Pourquoi Brasillach ne s'est-il pas précipité à l'Hôtel Adlon, pour assister aux silences de Bonnard, aux réparties de Céline et Le Vigan, et aux récitals de la pianiste Lucienne Delforge que l'on appelait : « *La Vénus d'ébène* » ? Pourquoi ne s'est-il pas précipité sur la bibliothèque de la ville, sur les ouvrages de Talleyrand, d'Abrantès, sur les livres d'histoire et sur les incunables de 1830 à 1870, et n'a-t-il pas assisté aux soirées littéraires de la Deutches Haus ? Cela reste un grand vide et un mystère.

Mais, déjà, le 6 février à Paris, le redevenu écrivain Robert Brasillach est fusillé.

Le 6 février, Me Isorni accompagnait au fort de Montrouge le plus doué, le plus étincelant des écrivains de sa génération : Robert Brasillach, que De Gaulle, le 3 février, avait promis à François Mauriac de grâcier. Un merveilleux conteur, un fin critique littéraire, un grand poète chrétien disparaissait – comme jadis André Chénier sous la terreur – fauché en pleine jeunesse créatrice par la plus affreuse des haines partisans.

56 écrivains – et non des moindres ! – signèrent une demande de recours en grâce. Parmi eux : Paul Valéry, Duhamel, Mauriac, Claudel, Daniel Rops, Marcel Aymé, Anouilh, Achard, Cocteau, Albert Camus, Thierry Maulnier, Paulhan, Colette, etc. François Mauriac et Maurice Schumann (« le porte parole de la France combattante » à la radio de Londres), se dépensèrent pour obtenir la grâce. Celle-ci fut promise à Mauriac par De Gaulle (*Mais non ! On ne fusillera pas Brasillach*), mais le chef du gouvernement provisoire aurait également

déclaré, le même jour, à un autre interlocuteur : « - Brasillach a joué. Il a perdu. Il paiera. A son degré d'intelligence, il ne pouvait ignorer le choix qu'il faisait. A trahison d'intellectuel... Le pêché contre l'esprit... » Et à Mme De Gaulle il aurait demandé : « - Vous priez, Yvonne... » (Cité par J.R. Tournoux in Pétain et De Gaulle). Fusillé... au nom de quelle « raison d'Etat » ? Robert Brasillach allait avoir 36 ans le 31 mars 1945 ; il laissait une œuvre littéraire considérable, plus de 35 volumes : des romans, 2 pièces de théâtre, des essais littéraires, des études d'histoire contemporaine, des recueils de poèmes, une Anthologie de la poésie grecque, une Histoire du Cinéma, des volumes de souvenirs, etc. ».

Le 22 février 1945, le jour de sa mort, Doriot dénonçait les condamnations de Maurras et de Béraud, les exécutions de Suarez, de Paul Chack, de Brasillach.

Le 27 avril 1945, le Marchal et Madame Pétain gagnèrent Montrouge. C'était là que venaient d'être fusillés Georges Suarez, Paul Chack et Robert Brasillach.

Le fascisme, pour un Valois, pour un Drieu La rochelle, pour un Robert Brasillach, est une synthèse du nationalisme et du socialisme.

Enfin, c'est par Ralph Soupault puis par mon parrain Marcel Ouetta que survécut Robert Brasillach qui dit de Soupault dans *Notre Avant Guerre* :

« Il est capable de tout, je l'a vu remplacer au pied levé le chroniqueur de la politique étrangère et, ce qui me paraît plus difficile encore, fabriquer les mots croisés : il lui serait certainement possible de rédiger en vingt quatre heures le journal de bout en bout, et peut-être de l'illustrer et de le garnir de publicité. A l'imprimerie, il régnait, faisait des concours avec les typographes pour savoir qui irait le plus vite, lui pour écrire, eux pour composer, maudissait l'heure, les retards, le sien surtout, jurait décrire plus tôt, de se lever le matin, de ne plus se coucher, et tout s'achevait par des imprécations à l'adresse de Mr . Bernstein ».

Il nous survivra toujours.

L'auteur achève par un lourd bilan de Sigmaringen.

Les assassinés : Darnand, Laval, De Brinon. Parmi les 3000 condamnations à mort par les cours de Justice suivies d'exécution, il y eut celles de Georges Suarez, Paul Chack, Robert Brasillach, Marcel Bucard, Jean Luchaire, Jean Hérold-Paquis, De Messine, Max Knipping, Georges Radici, Jean Bassompierre.

Les grâciés : le Général Dentz, mort à Fresnes le 13 décembre 1945, Pétain, Dayras, Laborde, Benoist Méchin, Rebatet, Jeantet, Algarron, Cousteau.

Contumaces : Bonnard, Gabolde, Bonnefoy, Rochat, Alibert, Guérard.

Les exilés : Déat, Bridoux, Darquier de Pellepoix.

Perpétuité : Esteva.

Les petits condamnés : Abrial, Bléhaut, Auphan, Marquis, Robert, Noguès, Xavier Vallat, Delmotte, Chasseigne, Bruneton, Marion.

Loin de Louis II de Bavière, l'ère de la terreur, du vide et de l'intimidation avait commencé.

Joël Laloux

André Brissaud, *Pétain à Sigmaringen (1944-1945)*, Paris, Ed. Perrin, 1966 , 060 p.

RADIO : Libre Journal d'Henry de Lesquen du 22 février 2016

« Comment les soi-disant pédagogues ont dynamité l'école ; Brasillach, du martyr à la légende ; La crise économique a-t-elle recommencé ? »

Henry de Lesquen, assisté de Jacqueline Loevenbruck, recevait Laurent Lafforgue, mathématicien, lauréat de la médaille Fields, membre de l'Académie des sciences, professeur à l'Institut des Hautes Études Scientifiques, Jean-Paul Riocreux, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres classiques, ancien inspecteur d'académie, Philippe d'Hugues, critique de cinéma, écrivain, Pascal-Manuel Heu, critique de cinéma et Olivier Delamarche, responsable du développement de Platinium, membre des Éconoclastes. Thèmes : "Comment les soi-disant pédagogues ont dynamité l'école ; Brasillach, du martyr à la légende ; La crise économique a-t-elle recommencé ? Chronique du courrier des auditeurs".

Radio Courtoisie.

(Complément à la notice parue dans le Bulletin n° 137, p.7)

LECTURE : Brasillach a-t-il vraiment choisi Hitler ?

« - Il faut redouter les procès politiques ; ils sont œuvre de parti, ils irritent au lieu d'instruire, et leurs résultats sont rarement dignes d'un peuple qui se respecte ».

Albert Sorel

Cet essai, par ses nombreuses et fréquentes allusions à Brasillach, nous fait passer allègrement du Front de l'Est au Front Intérieur, et nous fait survoler le « fascisme littéraire français » : Céline, Rebatet, Brasillach, Drieu La Rochelle.

Car une fois la guerre de 1940 terminée, il fallait assurer la survie de la Nation dans l'Europe de Hitler.

La meilleure évocation et la plus belle illustration en est Brasillach, qui, par exemple, avait accompagné Brinon lors de sa tournée sur le front et écrit au moins deux articles enthousiastes sur la LVF dans *Je suis Partout*, en juillet et en août 1943. Loin d'être les enfants perdus de la Collaboration, assurait Brasillach, les hommes de la LVF sont « extraordinairement sympathiques ». Ils sont aussi « décidés à faire la Révolution à leur retour, compréhensifs des nécessités françaises ». Leverrier commente brièvement cette visite dans ses mémoires, notant que Brasillach semblait gêné, qu'il « trouvait peu de mots à dire », et « les trouvait mal ». Brasillach, dans sa *Lettre à quelques jeunes gens*, publiée le 19 février 1944 dans : *Révolution Nationale*, évoque son attachement émotionnel à l'Allemagne dans des termes qui seront utilisés contre lui à son procès :

« Qu'on le veuille ou non, nous aurons cohabité ensemble ; les Français de quelque réflexion, durant ces quelques années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux ». (Cité par Amouroux) Pourtant, poursuit et précise le narrateur, qui livre une réflexion personnelle, à la différence de Brasillach, les volontaires éprouvent peu de sympathie à l'égard d'une Allemagne avec laquelle ils n'ont jamais eu les relations quasi amoureuses qu'évoque l'écrivain collaborationniste.

Léon Gaultier (1915-1997), qui vouait une passion à son département du Berry, mais aussi à Brasillach et à Jean Giraudoux, commémorait l'anniversaire de l'assassinat de Robert Brasillach en faisant lire à sa classe des poèmes que celui-ci avait écrits lors de sa détention à Fresnes, puis un texte personnel qu'il avait écrit lors de sa propre détention à Fresnes, et encore un texte personnel qu'il avait rédigé le matin de l'exécution du poète. Sa classe de prisonniers l'avait suivi, mais il avait été dénoncé par un gardien auprès du Directeur de l'Établissement, et s'en était sorti avec brio.

Après lui, Nelly Kaplan et Pierre Assouline se sont interrogés, avec nous, de savoir pourquoi les malheureux Paul Chack, Jean Luchaire, Jean Hérold Pâquis et Brasillach avaient été si sévèrement condamnés, alors que Benoist-Méchin, Rebatet et Paul-Antoine Cousteau avaient été traités avec une relative bienveillance. L'ont-ils due à leur esprit, leur cercle de relation, qu'ils avaient conservé prudemment, ou tout simplement à l'air du temps ? Il y a tout de même une belle parenthèse dans cet ouvrage, ce « corpus », abscons, quand il souligne que Benoist-Méchin, Rebatet, Combelle, Cousteau, Béraud, Arletty, Guitry, Bassompierre, furent victimes d'une épuration sauvage. Certains subirent la baignoire, la gégène, l'écrasement des mains, ou furent frappés, brutalisés, par des policiers ou des résistants fraîchement sortis ou recrutés à l'estaminet du coin.

Laissons le dernier mot à Robert Brasillach à son procès, qui fut rapporté par Assouline en 1990, et qui répondit au procureur : « - Je ne vous en veux pas, je sais que vous croyez avoir agi selon votre devoir ; mais je tiens à vous dire que je n'ai songé moi qu'à servir ma patrie. Je sais que vous êtes chrétien comme moi. C'est Dieu seul qui nous jugera ». Dieu a-t-il enfin jugé ?

La fin de l'ouvrage laisse un hommage et une conclusion intéressante, sur Mathieu Laurier, *alias Pierre Vigouroux* (1919-1980), qui laisse entrevoir une fuite possible au Vénézuéla de Brasillach, s'il avait transité et trouvé refuge en Espagne, et dont il emprunta le terme : « Il reste le drapeau noir et les copains », en 1953, et rapporté jusqu'en 2002. Cette expression signifie en effet, chez l'un comme chez l'autre qu'après l'échec du fascisme, l'unique option était d'adopter un style de vie anarchisant, et de cultiver l'amitié. Et sur Alfred Leverrier, *alias Alfred Caton* (1912-1998), journaliste aux sympathies fascistes, avant la guerre stagiaire au Journal où Brasillach fut secrétaire de rédaction.

Joël Laloux

Nous avons combattu pour Hitler, Philippe Carrard, Ed. Armand Colin, 2011, 318 p.



Un livre est un fusil

Sparte et les sudistes de Maurice BARDECHE

UN OUVRAGE PROPHÉTIQUE

L'Europe, en 2001, a-t-elle besoin d'hommes à l'esprit chevaleresque, pour qui l'Honneur s'appelle toujours et encore Fidélité? Assurément non. L'Europe aujourd'hui a plus besoin d'énarques, de polytechniciens, de politicards véreux, pantins entre les mains des marchands et des financiers internationaux qui ont réduit nos peuples à l'état de producteur-consommateur métissé. Elle a besoin de joueurs de foot, d'amuseurs publics et de guitaristes pour endormir ses peuples dans les délices frelatées de la société de consommation, pour les empêcher de réfléchir à leur condition de vaches au ratelier...

Et pourtant, ce vieux continent qui a écrit l'histoire du monde, qui a donné naissance aux races les plus ingénieuses et les plus gracieuses, voit s'amonceler au dessus de sa tête de monstrueux nuages noirs... L'Europe de demain aurait bien besoin d'hommes et de femmes communiant avec des valeurs non marchandes: amitié, respect de la parole donnée, droiture, sens de la famille et du sacré, conscience ethnique...et brûlant leur existence en se dévouant GRATUITEMENT pour donner un avenir à leur communauté du peuple.

En 1969, dans ce livre choc, Maurice Bardèche avait déjà tout pressenti des grands dangers de ce mondialisme et de ce cosmopolitisme qui se mettaient peu à peu en place sous

le couvert du mercantilisme.

QUELLE ARISTOCRATIE?

Néanmoins, pour relever un peuple avâchi et asservi, quel type d'homme pourrait remplacer le marchand? Question cruciale à laquelle beaucoup ont réfléchi. Pour Bardèche, une civilisation doit être régit par un code d'honneur authentiquement européen et doit être confiée au soldat d'abord (« *Vivre en caserne et se nourrir de brouet* ») puis à une aristocratie imbuée de principes moraux

Je crois que le monde moderne est une entreprise de dégradation de l'homme et de la création. Je crois à l'inégalité parmi les hommes, à la malhaisance de certaines formes de la liberté, à l'hypocrisie de la fraternité. Je crois à la force et à la générosité. Je crois à d'autres hiérarchies que celle de l'argent. Je crois le monde pourri par ses idéologies. Je crois que gouverner c'est préserver notre indépendance, puis nous laisser vivre à notre gré.

solides. Un type d'homme qui serait proche du guerrier spartiate corrigé par la courtoisie et le savoir vivre du sudiste. Beau rêve. Mais comment en 2001 créer une fabrique d'aristocrates qui pourraient maintenir une grande civilisation?

Les temps ont changé. Ce n'est vraisemblablement plus dans l'armée que pourront être trouvés les cadres de nos combats à venir (même s'il existe encore quelques hommes exceptionnels à l'âme et au corps bien trempés). Il serait plus réaliste de penser que l'aristocratie de la Résistance et de la Reconquête européenne ne pourrait être aujourd'hui sélectionnée

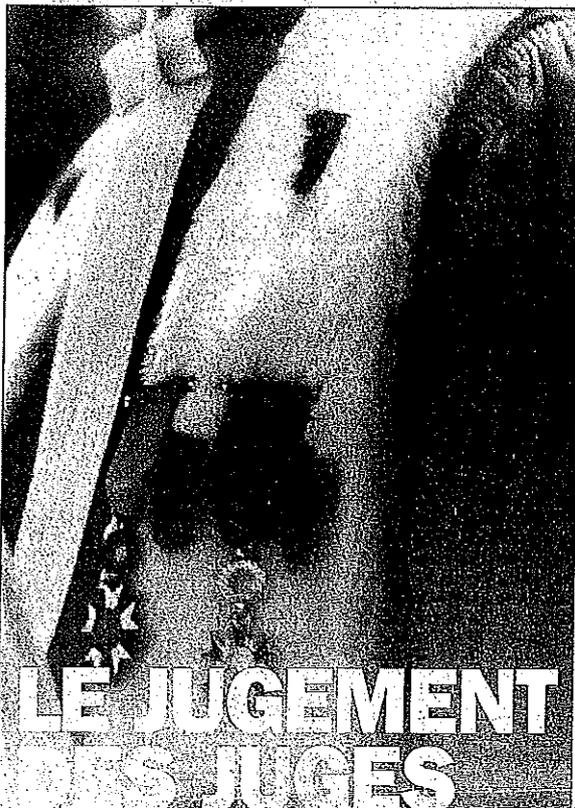
que parmi les hommes et les femmes endurcies par des années de militantisme politique, associatif, culturel, habitués aux moments de doute et d'exaltation, aux joies et aux peines, à la pauvreté plutôt qu'à l'abondance... Tenacité, durée, inaccessibilité au découragement, âme de réprouvé... ces combattants de toute l'Europe appartiendraient enfin à ce qu'Evola appelait « *une race de l'esprit* » qui devra surmonter bien des épreuves et survivre à bien des orages d'acier.

Mais ne nous leurrions pas. Tout reste à faire. On ne s'autoproclame pas Aristocrate, cadre, militant d'élite ou chef: on le prouve. De même, ne seront pas nombreux ceux qui demain tireront l'Europe du tombeau. Dans cette aventure tragique qui se prépare, la masse ne comptera pas. Par définition, elle est plastique, inerte et versatile. Seuls compteront les «chefs». Bardèche, par son esprit lumineux et une plume d'une précision redoutable fut sans contestation un guide et le reste. Ce livre continu à nous faire entendre la voix qui s'est tû il y'a cinq ans et qui nous laisse un message porteur d'une exigence toujours actuelle.

Sparte et les sudistes-218 pages-130F +30F(port)
Librairie Nationale-12 rue de la Sourdière-75001 PARIS



NATIONAL HEBDO 7 AVRIL 2007



LE JUGEMENT DES JUGES

Un poème de Brasillach

**pour tous les temps,
dont le nôtre**

Cette année est le cinquantenaire de la mort de Robert Brasillach, fusillé le 6 février 1945 pour délit d'opinion. Dans sa cellule de Fresnes, il écrit un certain nombre de poèmes, les plus beaux qu'il ait composés, dans l'émouvante lucidité de celui qui se prépare à la mort. Trois semaines avant son exécution, le 13 janvier, il écrit *Le Jugement des juges*. C'est à la fois une fresque grandiose, à la Brueghel, et un avertissement solennel lancé aux magistrats de toutes les époques, qui ont payé « d'un peu de sang leur carrière et leur nourriture », à ces juges qui seront jugés à leur tour par les condamnés, Jeanne et Socrate, la Reine et Charlotte Corday, et « le roi des condamnés d'ici-bas » qui ouvrira « le temps de la grande relève ». Ces juges qui demeuraient sourds à la justice et à la vérité, on en rencontre toujours. Surtout lorsqu'on n'est pas dans la ligne de la pensée unique et qu'on dérange les puissances établies. Les procès intentés contre Jean-Marie Le Pen ou Bruno Gollnisch, venant après une longue suite de dénis de justice du même acabit, rappellent l'actualité permanente de ce poème.

Ceux qu'on enferme dans le froid, sous les serrures solennelles,
Ceux qu'on a de bure vêtus, ceux qui s'accrochent aux barreaux,
Ceux qu'on jette la chaîne aux pieds dans les cachots sans soupiraux,
Ceux qui partent les mains liées, refusés à l'aube nouvelle,
Ceux qui tombent dans le matin, tout disloqués à leur poteau,
Ceux qui lancent un dernier cri au moment de quitter leur peau,
Ils seront quelque jour pourtant la Cour de Justice éternelle.

Car avant même de juger le criminel et l'innocent,
Ce sont les juges tout d'abord qu'il faudra bien que l'on rassemble.
Qui sortiront de leurs tombeaux, du fond des siècles, tous ensemble,
Sous leurs galons de militaire ou leur robe couleur de sang,
Les colonels de nos falots, les procureurs dont le dos tremble,
Les évêques qui, face au ciel, ont jugé ce que bon leur semble,
Ils seront à leur tour aussi à la barre du jugement.

Quand la trompette sonnera, ce sera le premier travail !
Mauvais garçons, de cent mille ans vous n'avez eu tant de besogne
Pour tuer ou pour dérober vous n'aviez guère de vergogne,
Mais vous avez bien aujourd'hui à soigner un autre bétail.
Regardez dans le petit jour, c'est le chien du berger qui grogne,
Il mord leurs mollets solennels, et le fouet claque à votre poigne.
Rassemblez les juges ici dans l'enceinte du grand foirail.

Pour les juger, je vous le dis, nous aurons sans doute les saints.
Mais les saints ne suffisent pas pour énoncer tant de sentences.
Ceux qu'on a jugés les premiers, autrefois, pendant l'existence,
Comme il est dit au Livre Vrai, ne seront jugés qu'à la fin.
Ils jugeront d'abord le juge, ils pèseront les circonstances.
A leur tour alors d'écouter l'attaque autant que la défense.
Les juges vont enfin passer au tribunal du grand matin.

Les tire-laine dans la nuit, les voleurs crachant leurs poumons,
Les putains des brouillards anglais accostant les passants dans l'ombre,
Les déserteurs qui passaient l'eau happés dans le canot qui sombre,
Les laveurs de chèques truqués, les nègres saouls dans leurs boxons,
Les gamins marchands d'explosifs, les terroristes des jours sombres,
Les tueurs des grandes cités serrés par les mouchards sans nombre,
Avant d'être à nouveau jugés feront la grande Cassation.

On les verra se rassembler, montant vers nous du fond des âges,
Ceux qui, les raquettes aux pieds, parmi les neiges du Grand Nord
Ont frappé au bord des placers leurs compagnons les chercheurs d'or,
Ceux qui, dans la glace et le vent, au comptoir des saloons sauvages
Ont bu dans les verres grossiers, l'alcool de grain des hommes forts,
Et qui, négligents de la loi, confondant l'oubli et la mort,
Ont rejeté les vieux espoirs de gagner les tièdes rivages.

Ils s'assieront auprès de ceux qui ont tiré dans les tranchées,
Et puis qui ont dit non, un jour, fatigués des années d'horreur,
Des soldats tués pour l'exemple et des décimés par erreur,
Et près des durs, des militants de toutes les causes gâchées,
De ceux qui tombent en hiver sous les balles des fusilleurs,
De ceux qu'enferment aux cachots les polices des Empereurs,
Et des jeunes de partout par leurs chefs en fuite lâchées.

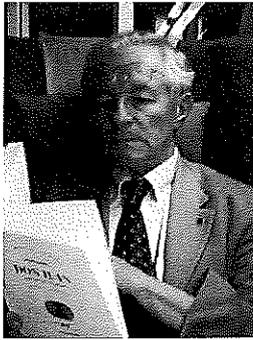
Oui, tous, les soldats, les bandits, on leur fera bonne mesure !
Ne craignez pas, hommes de bien, ils seront jugés eux aussi.
Mais c'est à eux, pour commencer, qu'il convient de parler ici,
Car la parole est tout d'abord à ceux qui courent l'aventure,
Et non à ceux qui pour juger se sont satisfaits d'être assis,
De poser sur leur calme front leur toque noire ou leur képi,
Et de payer d'un peu de sang leur carrière et leur nourriture.

Les adversaires d'autrefois pour ce jour se sont accordés,
Les justes traînés au bûcher sont auprès des mauvais enfants,
Car les juges seront jugés par coupables et innocents.
Au-delà des verrous tirés qui d'entre eux pourra aborder ?
Qui verra ses lacets rendus, sa cravate et ses vêtements !
Socrate juge la cité, Jeanne signe le jugement,
Et à la Cour siègent ce soir la Reine et Charlotte Corday.

Ils passeront, ils répondront, aux tribunaux des derniers jours,
Ceux-là qui avaient tant souci de garder leur hermine blanche,
Et les cellules s'ouvriront, sans besoin de verrou ni clenche.
À la cour du Suprême Appel, ce n'est pas les mêmes toujours,
O frères des taules glacées, qui seront du côté du manche.
Les pantins désarticulés attachés au poteau qui penche
Se dresseront pour vous entendre, ô juges qui demeuriez sourds.

Et ceux qui ont passé leurs nuits à remâcher leurs mauvais rêves,
Les pâtes joueurs de couteau, les héros morts pour leur combat,
Les filles qui sur le trottoir glissent la drogue dans leur bas,
Ceux-là qui pendant des années ont perdu leur sang et leur sève
Par le juge et par le mouchard, et par Caïphe et par Judas,
Ils verront le grand Condamné, roi des condamnés d'ici-bas,
Ouvrir pour juges et jurés le temps de la grande relève.

ESSAI sur Robert Brasillach



Publié sous l'autorité de l'Académie royale des sciences et des Lettres et des Beaux Arts de Belgique, un essai de l'écrivain Pierre Somville sur Brasillach était attendu avec impatience. Paru depuis ces lignes, nous y reviendrons dans un prochain numéro du Bulletin.

A propos de Pierre Somville:

Dans ses écrits comme dans ses cours, Pierre Somville s'est toujours efforcé de réaliser le difficile mariage de la rigueur et du lyrisme, de la précision et de la poésie, à l'image de la flèche et de la plume entrecroisées qui sont l'emblème de cette Faculté de Philosophie et Lettres dont il fut le Doyen de 2002 à 2006. Il y œuvra dans des domaines aussi divers que les langues et littératures classiques, la poétique, la philosophie et l'esthétique directement appliquée à l'histoire de l'art.

Pierre Somville est encore et avant tout un enseignant doué de ce pouvoir de bienveillance et d'esprit qui autorise chaque étudiant, ou auditeur, à avoir accès à la plus haute culture. Sa passion et sa rigueur sont deux des éléments qui ont fait de ce vrai et tellement rare humaniste un professeur que l'on a envie de suivre au delà de sa parole. On peut donc le lire afin de retrouver les principaux échos de son enseignement oral, mais surtout lorsqu'il se livre hors-champ dans les parutions successives de ses *Pages de Journal*.

(D'un *Équinoxe à l'autre*, 2008 ; *Solstices*, 2009 et *Montagne magique*, 2010).

BARDECHE sur le net

Bardèche masqué ? (Complément à la notice parue dans le Bulletin n° 137, p.20)

Maurice Bardèche est décrit comme l'inventeur du négationnisme dans l'intervention de Valérie Igounet, « Le négationnisme, une invention française ? » (à partir de la 55^{ème} minute), au colloque « L'Antisémitisme en France, XIX^e - XXI^e siècles », organisé du 10 au 12 mars 2016 à la Bibliothèque nationale de France et au Musée d'art et d'histoire du judaïsme.

L'antisémitisme en France XIXe-XXIe siècle (4/5)
Les nouveaux terrains de l'antisémitisme (184 min)
F. Enzel - politologue - T. Grillet - journaliste - F. Haziza - journaliste - V. Igounet - historienne - G. Jitell - chercheur - R. Racine - président de la BNF - R. Salomon - directeur du MAHJ - P. Zavadzki - politologue

Le négationnisme Pour en savoir plus Les sources en français

PLAN DE LA CONFÉRENCE

- Synthèse des communications des Journées du 10 et 11 mars par Bruno Racine et Paul Sartoris (20 min)
- L'antisémitisme chez les Juives musulmanes par Daniel Hess (20 min)
- Conflit israélo-palestinien et nouveau négationnisme en France par Frédéric Enzel (20 min)
- Questions du public (15 min)

Valérie Igounet

Télécharger la vidéo Télécharger la vidéo Dialoguer avec le conférencier

COMMENTAIRE

QUELQUES INSTANTS AVEC ROBERT BRASILLACH

Très cordialement reçus par le rédacteur en chef de *Je suis Partout*, nous abordons au hasard d'une conversation aussi décousue que bien nourrie, une foule de sujets.

Action de la jeunesse

Il faut éviter le danger d'une « solitude » de la jeunesse. Les gens s'unissent sur des idées non pas du seul fait d'appartenir à la même génération. Mais il est légitime que les jeunes mènent une action revendicative purement « corporative » : prêts aux jeunes mariés, exemptions de patente aux jeunes médecins qui, par définition, n'ont pas de clientèle, législation permettant aux étudiants de voyager à peu de frais...

Il est également souhaitable que la jeunesse combatte pour une réforme salutaire de l'enseignement, qui remplacera la formation encyclopédique par une formation de l'esprit...

Former les masses et les amener à la culture ?

« D'accord, mais il ne faut leur donner ni des nourritures basses et vulgaires sous prétexte de se mettre à leur niveau, ni leur jouer du Racine auquel elles ne comprendront rien... Pour cela, éviter la dictature des pédagogues et autres maisons de la Culture...

L'éducation des masses ne se fera jamais par l'abrutissement qu'engendrent la T.S.F., *Paris-Soir*, *Ce Soir* et les feuilles publiques de même extraction. Il faut développer une « culture diffuse », on s'est étonné de voir M. Alfieri passer brusquement du minis-

tère de la propagande à celui de la Culture Populaire. Les Italiens ont raison ; il faut amener le prolétariat à la compréhension de la grandeur française. Ce sont les ouvriers français qui ont construit Versailles, ils doivent en être fiers et il faut le leur dire...

Il est également nécessaire de développer l'esprit impérial. L'autarcie n'est peut-être pas éminemment souhaitable, mais lorsque notre balance commerciale est en déficit de 18 milliards, il est normal d'intensifier le circuit économique impérial.

Chaque Français, par un parent, un ami, est en contact avec l'Empire colonial ; la notion d'empire n'est pas encore, comme chez les Anglais, consubstantielle à chaque Français. Il faut qu'elle le devienne.

Rapprochement avec l'Allemagne ?

Sous conditions. Nous ne devons jamais oublier l'Évangile de la Force ; les Français parlant à des Allemands, c'est une conversation de guerriers d'où la rudesse franche ne doit pas être exclue...

Le tour d'horizon rapide commencé systématiquement s'achèvera par des considérations littéraires et artistiques.

Le journaliste vigoureux fait place au jeune écrivain, au créateur, et je ne veux pas infliger à des lecteurs « politiques » le compte rendu d'investigations dans la littérature contemporaine ; ils peuvent trop facilement en goûter le charme et la vivante force en lisant Brasillach.

J. A.

"L'Alerte" (Bulletin de liaison de la région lyonnaise, Jeunesses patriotes ; "Organe du parti républicain national et social et des jeunesses nationales et sociales pour les départements, Rhône, Ain, Isère, Loire, Hte-Loire, Saône-et-Loire, Jura, Hte-Savoie, Savoie, Drôme, Ardèche, Côte-d'Or")
Ve année, n°49, février 1938, p.1

EN BREF : Il y a 61 ans était condamné Robert Brasillach

En effet, le 18 janvier 1945 commençait et s'achevait quasi instantanément le procès de l'intellectuel alors âgé de 35 ans, le reconnaissant coupable d'intelligence avec l'ennemi. Cette mascarade de jugement s'appuie sur les cinq années d'occupation

durant lesquelles Robert Brasillach, fasciste convaincu depuis 1930, expose ses thèses antisémites, et sympathies envers l'Allemagne, ces dernières lui coûtant d'ailleurs la rupture avec son ami intellectuel Charles Maurras. S'il était fasciné par l'Allemagne hitlérienne, rappelons que Brasillach ne cessa néanmoins jamais de souhaiter l'avènement d'un fascisme à la Française, et se refusa de cacher la défaite de l'Axe à ses lecteurs, ce qui lui coûta une année de camp-prison en Allemagne.

Blog ARB : Bulletin de réinformation du mardi 19 janvier 2016

<http://arb6245.over-blog.net/2016/01/bulletin-de-reinformation-du-mardi-19-janvier-2016.html>

Lecture : L'Action française et la vie littéraire (1930-1944)

Il était tentant d'écrire l'histoire de l'Action française sous l'angle de ses seuls articles de critique littéraire. Cela permet d'abord de donner à Léon Daudet le pas sur Charles Maurras et montrer le rôle aujourd'hui trop méconnu du tonitruant fils d'Alphonse. Mais la liberté d'une chronique, quelle qu'elle soit, dans un journal engagé a quand même des limites. Maurras reste omniprésent, avec la défense du classicisme et le rejet du romantisme. Ce livre, de solide facture universitaire, aborde le problème de la littérature et de l'AF avec une bonne méthode : en regroupant par siècle les auteurs évoqués. On y constate la « récupération » de Ronsard, Racine ou Balzac. Dans l'autre camp : Rousseau et Zola. Ce parti pris n'empêche certes pas les critiques, souvent très jeunes, d'être aussi brillants que partiels, surtout avec l'arrivée de Brasillach et de Maulnier. Que le jugement littéraire de l'AF soit idéologique ne saurait être nié. Et c'est tout à fait normal dans un organe qui défend des valeurs culturelles ou de civilisation. Le grand ennemi, finalement, reste le modernisme. On le verra bien quand les livres de Drieu la Rochelle seront méprisés, d'autant que cet écrivain est passé par le surréalisme, totalement nié.

Jean Mabire

Par Paul Renard, Presses universitaires du Septentrion, 216p, 19,50€

Lecture : P.-A. Cousteau, Fasciste jusqu'à son dernier souffle

Le livre *Hugothérapie*, de Pierre-Antoine Cousteau, que tout le monde surnommait PAC, vient d'être réédité aux éditions *Via Romana*. PAC est né le 18 mars 1906, à Saint-André-de-Cubzac et mort d'un cancer le 17 décembre 1958. Il est le frère du célèbre commandant Cousteau (qui avait, lui, rejoint Londres) qui témoigna, et c'est tout à son honneur, à son procès et lui évita peut-être que la peine capitale, qui fut prononcée, fut exécutée. Issu de l'extrême gauche » (c'est lui qui le raconte), le « plus voltairien de nous tous » (dixit Rebatet), évoluera vers le fascisme intégral et collaborera à *Je Suis Partout*, en compagnie de Brasillach et de Rebatet, avant de prendre la direction du journal. Sa conviction était que l'Allemagne représentait à l'époque, « malgré tous ses crimes, la dernière chance de l'homme blanc ». Doté d'un solide humour et aimant pratiquer le canular, il avait fait croire qu'Edouard Herriot, en visite en URSS dans les années 1930, avait été élevé au grade fantaisiste de « colonel de l'Armée rouge ». Il fit preuve du même humour durant son procès, où il jouait pourtant sa tête. Un des journalistes présents écrira dans le *Parisien Libéré* : « Il parvint à provoquer le rire ce qui, pour un accusé en si fâcheuse posture — et dont l'avenir paraît si singulièrement limité — est une véritable gageure ». Même le futur écrivain communiste Jacques Yonnet exprima son estime pour cet « ultra de la collaboration » et témoigna à décharge, écrivant : « C'était un ennemi loyal ». Cousteau rejoignit, à sa libération, en 1953, un an après celle de Rebatet, l'équipe de *RIVAROL*. Quand il décéda en 1958, *Le Monde* rendra ainsi compte de sa disparition : « Fidèle à son passé, à ses idées et à ses amis, Pierre-Antoine Cousteau n'avait rien perdu de son talent de polémiste. »

Rivarol N°3186, 30 avril 2015

Robert Brasillach, le « James Dean » du fascisme français

Roberto Bardini et Giselle Dexter – rodelu.net
Trois écrivains maudits (III)*

16 janvier 2004

Giselle Dexter et Roberto Bardini

Par une aube froide du 6 février 1945, l'écrivain, dramaturge et journaliste Robert Brasillach fut fusillé sur ordre du général Charles De Gaulle. Il avait trente-six ans. L'accusation : collaborationnisme avec les occupants allemands durant la seconde guerre mondiale. Né en 1909 et d'origine catalane, Brasillach intégra le trio des écrivains « maudits » aux côtés de Louis-Ferdinand Céline et Pierre Drieu la Rochelle. Comme eux, il n'échappa pas à la revanche implacable que les vainqueurs – quand ils sont des nains de l'esprit – réservent aux vaincus, surtout quand ces derniers ont une stature intellectuelle.

Le premier révolutionna la littérature avec son roman *Voyage au bout de la nuit* et fut défini comme « le prophète de la décadence européenne ». Exilé, incarcéré au Danemark et condamné à l'ostracisme lors de son retour en France, il mourut en exerçant sa profession de médecin dans les hôpitaux pour les pauvres. On réédite aujourd'hui ses romans, qui -au dire des critiques – déploient une « expressivité anarchique », un « pessimisme radical » et un « nihilisme éblouissant ».

Drieu la Rochelle devança son destin : il se suicida. Quelque temps plus tôt, il rédigea des notes prémonitoires : « quand quelqu'un commence une aventure, il est nécessaire qu'il la fasse parvenir à son terme et qu'il en éprouve toutes les conséquences ». Et aussi : « on n'est pas une victime quand on est un héros ».

Les trois combattirent dans les tranchées durant la Première Guerre Mondiale^{en}. Brasillach est peut-être le moins connu de ce tragique trio. Jeune diplômé en philosophie, il publia des livres de théâtre et de poésie. Aux côtés de son beau-frère – Maurice Bardèche, professeur et critique littéraire – il est l'auteur d'une volumineuse *Histoire du cinéma* (1935), les deux avaient alors 26 ans, et une *Histoire de la guerre d'Espagne* (1939), un des premiers ouvrages sur la guerre civile.

Brasillach n'avait pas atteint trente ans qu'il était déjà directeur de la section littéraire du journal *L'Action Française* du nationaliste monarchiste ultra-catholique Charles Maurras. Ensuite, il rejoignit le journal nationaliste *Je suis Partout*, dans lequel collaboraient aussi les jeunes Céline et Drieu la Rochelle.

Un « soviétique » fasciste

En 1936, le Front Populaire – une coalition de socialistes, communistes et libéraux – gagna les élections et le directeur de *Je suis Partout*, terrifié par la possibilité de représailles, démissionna. La vingtaine de jeunes rédacteurs créa l'année suivante une coopérative, fait exceptionnel dans la presse de l'époque, qu'ils nommèrent « le soviétique », et élurent Brasillach comme directeur.

La publication se changea en porte-voix du fascisme international. Les disciples italiens de Mussolini, les phalangistes espagnols et la Garde de Fer roumaine, par exemple, prirent plus de place à *Je suis Partout* que dans les journaux de leur propre pays. Brasillach lança ses flèches contre les sept « pouvoirs internationaux qui dominent le monde » : le communisme, la sociale-démocratie, l'Église catholique, le protestantisme, la maçonnerie, les trusts économiques et le judaïsme. Louis-Ferdinand Céline publia aussi des textes contre les juifs.

En 1939, la Seconde Guerre Mondiale éclata, et, paradoxalement, beaucoup des membres de *Je suis partout* s'enrôlèrent dans l'armée pour combattre les Allemands. A ce moment, le patriotisme était le plus fort ; ensuite, tout changea. Brasillach s'enrôla en 1940, il fut fait prisonnier et envoyé dans un camp de concentration⁶³. Il fut libéré en mars 1941.

En juin de cette même année, il publia le *Journal d'un homme occupé*, dans lequel il affirmait : « cette guerre doit avoir un sens. Elle en a un pour l'Allemagne. Elle va en avoir un pour l'Europe. Elle en aura aussi, elle doit en avoir, pour nous. » Sous l'occupation allemande, *Je suis Partout* tirait à 300 000 exemplaires.

Brasillach abandonna la direction de la revue en août 1943. Un an plus tard, les forces alliées entrèrent dans Paris et la publication cessa. Ses rédacteurs furent capturés. Certains moururent fusillés et d'autres condamnés aux travaux forcés. Quelques uns réussirent à se réfugier en Espagne franquiste.

« La vie est une plaisanterie de mauvais goût »

L'écrivain se rendit volontairement car la Résistance française arrêta sa mère et sa sœur⁶⁴. Le 19 janvier 1945, le procès s'ouvrit : il n'y eut pas d'étape d'instruction, un seul interrogatoire fut effectué et, en guise de pièces accusatoires, ils exhibèrent ses articles. Le jury le condamna à mort.

L'écrivain Simone de Beauvoir suivit de près le procès de Brasillach et considéra que ce fut « un jugement symbolique, pas judiciaire ». Presque tous les intellectuels français antinazis envoyèrent au général Charles De Gaulle – sans succès- une demande de clémence : Albert Camus, Jean Cocteau, André Malraux⁶⁵, François Mauriac, Paul Valéry...

Brasillach transforma l'attente du peloton d'exécution en heures fécondes. Il rédigea *Lettres écrites en prison* et *Poèmes de Fresnes*, considérés comme son testament littéraire. D'une certaine façon, cela rappelle le journaliste Julius Fucik, patriote tchécoslovaque exécuté par la Gestapo le 8 septembre 1943, auteur de l'émouvant *Reportage au pied de l'échafaud*, traduit en huit langues. Séparés par la langue, la géographie et l'idéologie, l'un comme l'autre écrivent dans leur cellule en attendant la mort. Et par une étrange coïncidence, les deux invoquent la joie.

Le 9 juin 1943, Fucik trace les dernières lignes de son manuscrit : « et je le répète une fois de plus : nous avons vécu pour la joie, pour la joie nous sommes allés au combat, pour la joie nous sommes morts. Que jamais la tristesse ne soit associée à mon nom ».

« [Enfermé] entre quatre murs de ciment et dont l'unique espérance n'était plus que de bien mourir », comme l'écrit le dramaturge Jean Anouilh, Brasillach rédigeait des paragraphes comme ceux qui suivent : « ne perds pas le sourire même pas quand ils vont t'exécuter. La vie est une plaisanterie de mauvais goût ; au lieu de te concentrer sur le « mauvais goût », concentre-toi sur la «plaisanterie ». Si tu cherches la justice au lieu de la tranquillité dans ce monde démocratique, suicide-toi. Pour vivre aujourd'hui il faut savoir rire de la stupide réalité »⁶⁶.

« Mérite-t-on de mourir pour des mots? »

Robert Brasillach est l'auteur de *Présence de Virgile* (1931), *Le Procès de Jeanne d'Arc* (1932), *L'Enfant de la nuit* (1934), *Les cadets de l'Alcazar* (1936), *les Sept Couleurs*(1939), *La Conquérante* (1943) et *Poèmes* (1944). Après sa mort furent publiés *Lettre à un soldat de la classe soixante* (1946), *Anthologie de la poésie grecque* (1950), *Bérénice* (1954), *Le Paris de Balzac* (1984) et *Hugo et le snobisme révolutionnaire* (1985). Des années plus tard, dans son livre *Le Collaborateur*, l'historienne anglaise⁶⁷ Alice Kaplan le qualifia comme « le James Dean du fascisme français ».

Dans les dernières années, de nombreux critiques littéraires « ont découvert », tardivement, que Brasillach fut conduit au poteau d'exécution plus sûrement en raison de son intelligence acérée que pour ses « crimes de guerre ». Il est certain qu'il n'en commit pas : ni délation, ni torture, ni assassinat. Ses principales armes furent la parole et l'écriture.

Dans un article intitulé précisément « le James Dean du fascisme français », le journaliste et écrivain mexicain José Luis Durán King se demande : « pourquoi un écrivain fut condamné pour ce qu'il arriva en France entre les années 1940 et 1945 ? Pourquoi cet auteur et non les autres ? Depuis quand les mots sont en même temps notions et actions ? Brasillach méritait-il de mourir pour ses mots ? ». Et plus loin il répond : « il est difficile sans perdre son sang-froid d'accepter que quelqu'un mérite d'être envoyé à l'échafaud pour ses discours ». Et peut-être est-ce pour cela que Durán King se souvient que « il n'y a qu'en France – c'était la rumeur à l'époque- que le mauvais usage des mots peut conduire au pilori ».

Une des versions du tango « la dernière cuite » (paroles de Catulo Castillo et musique de Anibal Troilo, 1956) dit que « la vie est une plaie absurde ». Bonne épitaphe pour ce philosophe, dramaturge et poète dont le « crime » - littéralement impardonnable – fut de penser différemment.

Giselle Dexter est une historienne uruguayenne résidente aux Etats-Unis et Roberto Bardini est un journaliste argentin basé au Mexique.

* Dernier d'une série de trois articles

Les précédents :

I- Céline, le prophète de la décadence.

II- Drieu la Rochelle : « on n'est pas une victime quand on est un héros »

Bambu Press est contre le « politiquement correct », la « pensée unique » et la « globalisation » imposée depuis le haut. Elle est en faveur de l'éthique, des relations fraternelles entre les personnes et une universalité construite depuis la base.

Notes établies par Cécile DUGAS.

(1) En 1914, Robert Brasillach a cinq ans ; il n'a pu être un soldat de la Grande Guerre. Mais il écrit ceci dans *Notre avant-guerre* : « Nous étions peut-être la dernière génération à avoir conservé quelques souvenirs directs de la guerre [de 1914]. Après nous, la guerre, ce serait de l'histoire. Pour nous, même pour ceux qui avaient passé leur enfance dans des provinces éloignées et tranquilles, c'étaient quelques visions de notre *propre* vie, c'était quelque chose de puéril, sans doute, mais de lié à une tragédie vivante : nous avons connu les permissions, certains les nuits d'alerte, d'autres les évacuations, les longs défilés de charrettes dans des campagnes détrempées, la sirène dans l'ombre noire, les blessés dans les rues de la convalescence, - les deuils. Nous étions les derniers contemporains de la guerre, et nous n'avions pas, pour la plupart, de souvenirs plus anciens qu'elle-même. » *Notre avant-guerre*, Oeuvres complètes de Robert Brasillach, le Club de l'Honnête Homme, tome VI, p.19.

(2) Inexact. Robert Brasillach a été fait prisonnier par les Allemands en juin 1940 à Neuf-Brisach et a passé plusieurs mois de captivité en Allemagne dans un camp de prisonniers à Warburg et Soest (Oflag VI A) ; il a été libéré le 31 mars 1941.

(3) Inexact. La sœur de Robert Brasillach (Suzanne Bardèche-Brasillach) n'a pas été arrêtée mais il était prévu qu'elle le fut : lorsque les policiers et les FFI se présentèrent chez les parents de Robert Brasillach à Sens, la sœur de l'écrivain et ses deux jeunes enfants n'étaient pas dans la maison. Les proches de l'écrivain à avoir été arrêtés sont : Maurice Bardèche (arrêté le 1^{er} septembre 1944, interné au camp de Drancy avant d'être transféré à Fresnes à l'extrême-fin de 1944), la mère de l'écrivain et son beau-père (second mari de sa mère).

(4) Inexact. André Malraux n'a pas signé.

(5) Inexact. Alice Kaplan est américaine.

(6) Référence inconnue.

EN BREF : Le vol moral

L'Ojim attire l'attention sur l'aveu d'une voleuse : l'essayiste Valérie Igounet, détrousseuse d'une personne dont l'hospitalité était exemplaire, y compris pour ceux dont il savait qu'ils s'attacheraient à lui cracher dessus, l'historien Maurice Bardèche.

Quand FRANCE TÉLÉVISION abrite une chercheuse très critique, très politique... et voleuse à ses heures !

Au titre des méthodes et de la « morale » qu'elle semble revendiquer, une anecdote dit tout de l'absence de limite décomplexée qui est la sienne vis-à-vis d'une « extrême-droite » furieusement haïe. Elle explique en effet comment elle a interviewé Maurice Bardèche (à qui elle a refusé de serrer la main) tout en lui volant des documents. Verbatim : « *J'ai été surprise de voir que c'était un très vieux monsieur, qui marchait mal, qui avait du mal à se déplacer. Un moment il a dû aller aux toilettes, je me suis dit qu'il allait y passer un bout de temps et j'ai été fouiller dans sa bibliothèque pour y lire des documents* ». Question de Nonna Mayer « *Et tu les as remis en place ?* » Réponse : « *Non, pas tous, mais c'est la seule fois où cela m'est arrivé* ». Petit rire faussement gêné, sourire complice des présents.

Chacun peut penser ce qu'il veut de Maurice Bardèche, l'apprécier comme critique littéraire ou le détester pour son action politique mais voler des documents à un vieillard impotent suffit à qualifier celle qui emploie de telles méthodes. Et que penser à la fois de la neutralité d'une « chercheuse » qui définit l'objet de son étude comme un « *ennemi moral* » et de son accueil officiel sur un site de la télévision publique... payé par la redevance des contribuables ? (<http://arb6245.over-blog.net/2016/06/le-vol-moral.html>)

<http://www.ojim.fr/quand-france-television-abrite-une-chercheuse-tres-politique-et-voleuse-a-ses-heures/> (30 mai 2016 ; Observatoire des Journalistes et de l'Information Médiatique)

ECHO DE PRESSE

Liberté chérie Par Éric Brunet

Mitterrand et Brasillach



Montebourg gravissant le mont Beuvray... Ça me rappelle le pèlerinage de Mitterrand à la roche de Solutré. Penécôte 1985, j'avais 20 ans, je sortais de l'école de journalisme. C'était mon premier reportage. Pour sa conférence de presse, Mitterrand, très champêtre, était assis dans l'herbe au pied d'un vieux chêne. Il portait une vareuse de toile beige fermée jusqu'en haut. Genre Tito. Moi, avec mon petit blazer pied-de-poule, je sentais bon la province pompidolienne. Rien à voir avec mes confrères (veste sans manches façon Indiana Jones, et barbe savamment négligée...).

Soudain, je lève le doigt. Mitterrand me fait signe de parler : « *Monsieur le président, depuis votre élection voici quatre ans, le seul changement en politique, c'est l'émergence du Front national. Qu'en pensez-vous ?* » Mitterrand me fixe. Il ne répond pas et passe la parole à un autre journaliste. Un vrai. À la fin de la conférence de presse, toute l'assemblée converge dans un rituel

immémorial vers le restaurant où chacun prendra place : les socialistes au rez-de-chaussée, la presse à l'étage. Soudain, je sens une ombre. Tonton... Il chemine à mes côtés dans un chemin creux. Son pas est lent. Il est cireux : « *Ah, comme le temps passe, me dit-il... Comme le temps passe, c'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage de Robert Brasillach que j'ai à mon chevet et que je me plais à lire et relire...* »

« *Mais oui, Mitterrand taupe de l'extrême droite, allez, rentre à Paris, je ne te paie pas pour raconter des conneries...* »

Brasillach ? L'incarnation de l'intellectuel maudit. Bel écrivain avant-guerre devenu collaborationniste et antisémite jusqu'au trognon... En 1945, de Gaulle refusa de le gracier. Tonton enchaîne : Drieu la Rochelle, Louis-Ferdinand Céline, Paul Morand, Jacques Chardonne... La confiance dure dix minutes. Je suis abasourdi. Mettez-

vous à ma place : en 1984, Mauroy était premier ministre, il y avait quatre ministres communistes au gouvernement et les écrivains sulfureux n'étaient pas encore à la mode. C'était le Mitterrand du premier septennat. Celui qui s'était agenouillé au soir du 10 mai 1981 devant les dépouilles de Jaurès et de Schoelcher. Ce Mitterrand-là venait de me dire que le plus collabo des intellectuels français était son écrivain préféré. Comment digérer pareille confiance à 20 ans ? Bien sûr, le soir même, j'ai appelé mon rédacteur en chef. Il s'est marré et m'a lancé : « *Mais oui, Mitterrand taupe de l'extrême droite, allez, rentre à Paris, je ne te paie pas pour raconter des conneries...* » C'était dix ans avant *Une jeunesse française*, la biographie, de Pierre Péan... Aujourd'hui, tout le monde le sait : le récipiendaire de la francisque n° 2022, obtenue des mains de Pétain en 1943, entretenait une relation ambiguë avec la France de la collaboration. ☺

LECTURE : Un européisme nazi



Article paru dans le *Bulletin célinien*, n° 370, janvier 2015, p.5

Un livre sur le « Groupe Collaboration »

Présidé par Alphonse de Châteaubriant, le « Groupe Collaboration » (ou « Groupement des énergies françaises pour l'unité continentale ») fut créé au début de l'Occupation avec le soutien d'Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris. Ce groupe rassemblait des intellectuels favorables à une alliance avec l'Allemagne nationale-socialiste. Si Céline était favorable aux puissances de l'Axe, il se gardait bien d'en faire partie. « *J'adhère jamais à rien* ». Farouchement attaché à son indépendance, il entendait n'appartenir à aucun cercle ou groupement. Aussi ne le retrouve-t-on pas dans le Comité d'honneur qui comptait des écrivains comme Abel Bonnard, Drieu La Rochelle, Pierre Benoit ou Abel Hermant.

Julien Prévotaux, diplômé de l'Université Paris IV-Sorbonne, s'attache à décrire ce mouvement européiste de la Collaboration, à expliquer les motivations des membres, et à analyser leur itinéraire intellectuel et politique. L'objectif de l'auteur étant de réintégrer les penseurs de la Collaboration dans la genèse de l'idée européenne, de voir quelles sont les continuités entre les projets européistes des années 1920, ceux des années 1940, et les réalisations concrètes à partir des années 1950. Selon l'auteur, le « Groupe Collaboration », même s'il n'était pas mû par des idéaux démocratiques, a contribué à la création de l'Europe d'aujourd'hui. Et il est patent que le discours européiste des collaborateurs relève d'une conviction réelle, d'une foi sincère dans le projet d'union européenne. Or l'Europe nouvelle chère aux nationaux-socialistes est souvent réduite à un instrument de la propagande allemande alors que la Résistance aurait préparé soigneusement ses projets unionistes et fédéralistes en attendant la défaite des pays de l'Axe. Cette image d'Épinal ne résiste pas à une analyse objective des faits et des idées. Il apparaît ainsi clairement que, dans la Résistance, le sentiment national prime généralement sur le sentiment européen : le projet générique d'« Europe des nations libres » en est le symbole. Son intérêt pour l'union du continent a été exagéré après guerre pour légitimer la cause européenne, les ennemis du nazisme semblent, à juste titre, profondément désorientés et méfiants devant cette idée d'Europe qui est l'axiome favori des partisans du Reich. En effet, à l'inverse, sur le continent unifié par les armes, officiels nazis et intellectuels engagés dans la voie de la collaboration sont la source d'une réflexion intarissable sur l'Europe visant à définir ses contours et son identité, commentant sa future organisation politique, économique, juridique ou sociale. Le « Groupe Collaboration » se place, dès sa création en septembre 1940, dans cette perspective. Il se veut un pôle attractif, principalement parisien, de réflexions et de promotion culturelle pour tous les intellectuels désireux d'ébaucher plans et projets d'une union européenne imminente, d'encourager le rapprochement franco-allemand et la solidarité continentale. Sur le plan économique, c'est bien une « troisième voie », celle du « véritable » socialisme, que cherchent à ouvrir les intellectuels du « Groupe Collaboration ». Une voie qui serait distincte du communisme soviétique, prônant la lutte des classes, et du capitalisme apatride, perçu comme la cause de la grande crise des années trente.

« *Oui, je croyais qu'il fallait faire l'Europe !* », s'exclame Céline à la fin des années cinquante. Et d'ajouter : « *Et c'est bien ce qu'ils essaient de faire actuellement ! Trop tard !... L'histoire ne repasse pas les plats.* » Sans anathème, le livre de Julien Prévotaux propose une intéressante réflexion, à la fois sur la genèse de l'idée européenne et sur un mouvement intellectuel de la Collaboration.

• Julien PRÉVOTAUX, *Un européisme nazi. Le Groupe Collaboration et l'idéologie européenne dans la Seconde Guerre mondiale*, Éditions François-Xavier de Guibert, 2010, 274 p. (23 €)

EN BREF : EUROPE1 : 6 février 1945, la mort de Robert Brasillach



<http://www.europe1.fr/mediacenter/emissions/aujourd-hui-dans-l-histoire/videos/6-fevrier-1945-la-mort-de-robert-brasillach-2365643>

Emission de Franck Ferrand :

« *Aujourd'hui dans l'Histoire* », 6 février 2015

« *Jeune Nation* », 6 février 2015, Jean Dupont

IL Y A 70 ANS, LEUR RÉPUBLIQUE ASSASSINAIT ROBERT BRASILLACH

Le 6 février 1945, leur République commettait le plus ignoble des crimes : l'assassinat d'un poète. Contrairement aux Juifs exciteurs de guerre qui sortaient de la guerre plus riches que jamais, contrairement aux tueurs communistes qui, aux ordres de Moscou, massacraient des familles entières dans le Limousin ou dans le Dauphiné, contrairement à leurs officiers supérieurs perpétrant des crimes de guerre après la capitulation de l'Europe, Robert Brasillach n'avait jamais lutté que pour la France unie et fraternelle, sans haine, ni esprit de vengeance.

Ce brillant élève né à Perpignan part à Paris au milieu des années 1920 achever ses études. Après l'école normale supérieure, il devient journaliste et écrivain. Il participe aux meilleurs journaux de cet entre-deux-guerres, notamment à *l'Action française*. Passionné par l'art, il y tient les rubriques théâtrales ou littéraires. Son premier roman est publié en 1932 : *Le Voleur d'étincelles*, un an après *Présence de Virgile*. Jusqu'au déclenchement de la guerre, il alterne œuvres historiques et littéraires (*Le Procès de Jeanne d'Arc*, *Portraits*, *Pierre Corneille*), ouvrages journalistiques et politiques (*Les Cadets de l'Alcazar*, *Léon Degrelle et l'Avenir de Rex*, *Histoire de la Guerre d'Espagne*), romans (*L'Enfant de la Nuit*, *Le Marchand d'oiseaux*) et la première Histoire du cinéma (avec Maurice Bardèche) ou des livres à mi-chemin de tout cela comme l'un des ses meilleurs livres : *Les Sept couleurs*.

Même s'il conserva toujours le même amour filial pour Charles Maurras, il se détache peu à peu de l'école maurrassienne (partageant le même parcours que Lucien Rebatet), comme les révolutionnaires activistes par ailleurs (Joseph Darnand, Eugène Deloncle) pour incarner cet introuvable fascisme français. Il est séduit par le « *fascisme immense et rouge* », le « *fascisme étoilé et rayonnant* » qui a su réveiller la jeunesse allemande, espagnole, italienne, et au-delà, qui est parvenu à construire et mettre en œuvre un projet de société qu'il appelle de ses vœux en France, qui combattrait les forces de la bourgeoisie égoïste et matérialiste comme celles de la vieille république maçonnique décadente.

Avec l'élite de la jeunesse intellectuelle nationaliste il rejoint *Je suis partout*, où il défendra, avec Pierre-Antoine Cousteau, Rebatet, Pierre Drieu La Rochelle, Alain Laubreaux, un nationalisme radical et intransigeant. Ils seront les derniers Français à tenter de sauver la paix en 1939, contre les manœuvres criminelles juives, anglaises ou maçonniques.

Robert Brasillach accueille la fondation du régime de Vichy avec une grande espérance. Libéré de sa prison allemande, il reprend son activité de journaliste et d'écrivain. Il publie ses mémoires dans *Notre Avant-Guerre* (1941) – « *On n'a pas coutume d'écrire ses mémoires à trente ans* » y écrit-il en incipit –, l'un des témoignages les plus éclairants sur cette période clé de l'histoire de France. S'il ne perd jamais sa joie de vivre, lui qui incarne la jeunesse, il se désole de voir l'Europe s'entredéchirer, de voir, sur le sol français, les « ennemis fraternels » s'entretuer pour le compte des politiciens et des banquiers réfugiés à Londres, Washington et Alger. Fidèle aux idées qui ont toujours été les siennes, refusant de mentir à ses lecteurs sur la situation militaire ou politique en France et en Europe, il quitte *Je suis partout* en 1943, et poursuit son travail à *L'Écho de France*, *La Chronique de Paris*, et *Révolution nationale*.

Lors de l'invasion de l'Europe par les armées anglo-américaines qui multiplient les viols sur les Françaises et les crimes en assassinant des dizaines de milliers de Français dans des bombardements, ramenant dans leurs fourgons tous les politiciens responsables de la défaite de 1940, il refuse de quitter la France et les siens. Arrêté en août 1944 à Paris, il est condamné à mort quelques mois plus tard après une parodie de procès.

Avec un courage qui force l'admiration de tous, il poursuit ses travaux entre les quatre murs de sa prison, les fers aux pieds, sur de petits bouts de papier. Il produit ses poèmes les plus pathétiques, qui ont été réunis après sa mort sous le titre des *Poèmes de Fresnes*.

Ils s'achèvent par un dernier texte en prose : « *La mort en face* ». L'un de ses derniers textes s'intitule « *Aux morts de février* », et rend hommage aux 17 Français assassinés par la République onze ans plus tôt, le 6 février 1934 :

*Les derniers coups de feu continuent de briller
Dans le jour indistinct où sont tombés les nôtres.
Sur onze ans de retard, serai-je donc des vôtres ?
Je pense à vous ce soir, ô morts de Février.*

<http://www.jeune-nation.com/culture/in-memoriain/15717-il-y-a-70-ans-leur-republique-assassinait-robert-brasillach.html>



PRESSE : Itinéraire d'un anarchiste de droite

La revue *Éléments* (janvier/février 2016), publie un entretien entre Michel Marmin et l'écrivain Patrick Coppens : *Itinéraire d'un nationaliste français métamorphosé en poète québécois.*

Parcours atypique de cet ancien responsable de la FEN (Fédération des étudiants nationalistes, devenu poète québécois. Michel Marmin nous livre le portrait d'un poète d'une fécondité et d'une effervescence dont le style comme les sources n'auraient certainement pas déplus à Brasillach : « Ma droite est atypique, patriotique et spiritualiste, aussi farouchement anticapitaliste qu'antimarxiste. Disons qu'il s'agit d'une droite buissonnière, de tradition littéraire, plutôt libertaire et frottée d'anarchisme ». Coppens est-il lui aussi resté fidèle au drapeau noir et aux copains ? En tout cas, on croise Jean Mabire, Pol Vandromme et Pierre Andreuil et en 1965, il écrit un recueil, *Accès*, dont M. Marmin retrouve un exemplaire avec cette dédicace : « à mes amis des cahiers universitaires d'un militant poète (sic) », ces Cahiers, revue de la FEN, dont les principaux rédacteurs étaient François d'Orcival et un certain Fabrice Laroche, plus connu aujourd'hui sous le nom... d'Alain de Benoist. Nous retiendrons, sans hélas en savoir plus, qu'en 1963, dans *Poèmes névralgiques*, son second recueil, il dédie des poèmes à **Brasillach**, Drieu La Rochelle et Roger Nimier. « Il comporte une seule citation : elle est de Drieu La Rochelle. La 4^e de couverture, par Jean Poilvet Le Guenn, souligne bien ce qui me reliait à cet écrivain et à l'auteur de *Notre avant-guerre* (1941) ».

NOTICE : Abbé Louis MOUREN, aumônier à Fresnes

BDIC - Archives personnelles et familiales : Mouren, Louis
<http://www.calames.abes.fr/plus/doc/920509801/FileId-674.pdf>

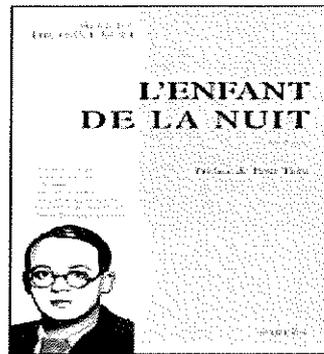
Biographie : Né à Paris le 2 avril 1902, il est employé de banque avant sa vocation tardive : il doit apprendre le latin à l'École apostolique de Poitiers avant d'entrer au noviciat jésuite de Laval, le 17 août 1930. Ordonné prêtre en 1932, il participe à la Résistance puis réagit contre les excès de l'Épuration en exerçant, parfois au péril de sa vie, des ministères successifs d'aumônier de prisonnier : d'abord (début 1944) au camp de Nexon (Haute-Vienne) où il défend crânement les droits des résistants internés par les Allemands et réussit à sauver des juifs ; ensuite à la prison de Limoges où il tente de s'opposer aux violences des nazis et des miliciens, puis, en sens contraire, assiste, bouleversé, aux crimes commis de la Libération dans la campagne d'alentour ; enfin après un passage à Drancy, c'est la « cité carcérale » de Fresnes (1945-1947) : là, grâce à sa forte personnalité, il parvient, malgré les réticences de l'administration, à instaurer une vie sacramentelle, à faire pénétrer plus de 2000 livres, à entrer en rapport avec les familles – effort d'humanisation que poursuivront ses successeurs, l'abbé Popot. Il exerce son influence, bienfaisante sur un grand nombre de détenus politiques, croyants ou incroyants, comme Maurras, Benoist-Méchin, F de Brinon, A. Hermant, H. Béraud..., et en conduit quelque 120 au poteau d'exécution (80 à Limoges, 40 à Paris), notamment Laval, Darnand, **Brasillach**, Luchaire. Puis devenu aumônier-adjoint du Secours Catholique et bénéficiant de la confiance du ministère de la Justice, il peut visiter toutes les prisons de France, y donnant parfois des retraites jusque vers 1975. Parallèlement il s'occupe activement des œuvres des « Liens brisés » (enfants délaissés) et du S.O.S. Il est titulaire de la Légion d'honneur, du Mérite national et de la Médaille du travail.



Les Sept Couleurs sont une des plus belles réussites de Robert Brasillach, une œuvre de sa maturité littéraire. D'une grande virtuosité technique, elle était en piste pour le prix Goncourt de 1939. Ceux et celles qui n'y ont vu qu'un hymne à la « joie fasciste » sont passés à côté de bien des merveilles. Certes, s'y manifeste l'enthousiasme pour les deux idéologies du siècle dernier (à savoir : le communisme et, surtout, le fascisme, ce « mal du siècle »), mais le lecteur y trouve aussi : la nostalgie de la jeunesse, la fuite inexorable du temps, le charme du Paris d'avant-guerre, l'amour, la délicatesse des sentiments, les amitiés franco-allemandes, l'Europe des années 1920 et 1930, et le rôle du hasard, voire de la prédestination, dans la vie, tous éléments qui sont évoqués dans une belle prose lyrique et enchanteresse.

Dans l'œuvre de Robert Brasillach, c'est la fin d'une certaine « esthétique » et un appel d'urgence pour un « changement de route ». Selon Brasillach, l'Europe, France comprise, en crise dans les années 1938-1939, réclamait ce « changement », que ce soit dans le domaine politique, militaire ou culturel. Lorsque l'invasion et l'occupation de la France interviendront en 1940, il sera déjà trop tard. Alors que *Les Captifs* (1939-1941) resteront inachevés, les deux romans de Robert Brasillach qui suivent – *La Conquérante* (1943) et *Six heures à perdre* (1944) – seront incontestablement plus classiques, moins expérimentaux, moins révolutionnaires et moins novateurs.

Dans une certaine mesure, ce roman reste d'une brûlante actualité : l'engagement de la jeunesse dans des causes problématiques ou discutables est de toutes les époques de l'Histoire. Le climat politico-économique des années 1930 ressemble, par certains aspects, à notre époque d'incertitudes idéologiques, sociales, économiques et religieuses.



L'Enfant de la nuit dresse le tableau plutôt sombre d'un quartier de Paris ainsi que de ses habitants.

Le passage de 1933 à 1934 n'est pas ressenti en France comme une période faste : janvier 1933, Adolf Hitler est devenu chancelier de l'Allemagne nationale-socialiste ; la même année, l'affaire Violette Nozière défraye la chronique judiciaire et criminelle, avec son histoire de stupre et de jeunesse dévoyée. Brasillach a suivi les péripéties du procès, comme journaliste. En 1933, toujours, les sœurs Papin ont assassiné et affreusement mutilé leur patronne et sa fille. Enfin, les émeutes de février 1934 viennent apposer leur sceau sur cette nouvelle ère, quand la désorientation sociale s'associe à une forte inquiétude politique. Tout ceci, dans un monde où la situation des femmes est de plus en plus remise en question, surtout depuis la Grande Guerre.

Au hasard d'une séance de cartomanie, le narrateur rencontre la petite Anne, abandonnée par ses parents. Quelques amis, plus ou moins engageants et bienveillants, se réunissent dans le but de soustraire Anne à la mauvaise influence d'un voyou qu'elle aime et, ainsi, cherchent à infléchir son destin. Repêchée dans la Seine, après une tentative de suicide, Anne mènera une existence plus stable et plus heureuse. Peut-être.

Poète des petites gens de Paris, chantre de la jeunesse éphémère, le romancier peint avec une réelle tendresse la vie des Parisiens et surtout celle d'Anne, qui a le diable au corps.



En publiant *La Conquérante*, Robert Brasillach veut y affirmer que le temps n'a pas de prise sur la jeunesse, ce « don de la mémoire ».

Ce roman s'inscrit, bien sûr, dans la lignée de notre littérature coloniale (très riche dans les années trente). Mais c'est aussi – et peut-être surtout – un livre tout irrigué de piété filiale. Piété filiale parce que Brasillach l'a écrit dans le souvenir de son père, Arthémile Brasillach, capitaine de la Coloniale, tombé au combat à Khenifra, au Maroc, le 13 novembre 1914. L'auteur des *Sept Couleurs* avait alors cinq ans. Il y a beaucoup de lui-même dans le personnage de Brigitte Lenoir, une femme personnifiant le courage uni à la tendresse, qui choisira d'assumer l'héritage de son père dans un Maroc en voie de pacification.

La Conquérante, c'est le désert, la solitude, la menace des cavaliers rebelles. C'est le Maroc de Lyautey, présent tout au long du récit. Lyautey avait écrit : « Je meurs de la France. » Brasillach écrira : « Mon pays me fait mal. »

Le lecteur pensera, en lisant *La Conquérante*, au grand roman de Claude Farrère, *Les Hommes nouveaux* (Flammarion, 1922), mais, plus encore, à celui d'Émile Nolly, *Le Conquérant* (et cette *Conquérante* répond à ce *Conquérant*), publié chez Calmann-Lévy en 1915. « Nolly » était le pseudonyme littéraire du capitaine Détanger, tué à l'ennemi, en Lorraine, le 5 septembre 1914. Il avait trente-trois ans. Brasillach en avait trente-quatre quand il écrivit *La Conquérante*. Ce n'est pas un hasard.

Nos ARB : Paul Jamin dit JAM

Les Cahiers de *Les Amis de Hergé* publiaient dans leur n° 55 (2013) l'article ci-dessous consacré à notre regretté Paul Jamin qui fut, on le sait, très proche de Hergé, lequel lui apporta son soutien après guerre, comme il le fit avec d'autres « inciviques » qui n'eurent pas sa chance...

QUAND MONSIEUR PAUL DÉMÉNAGE...

Il nous a semblé intéressant de publier tel quel l'avis de changement d'adresse expédié par Paul Jamin à son ami Hergé. Nos lecteurs trouveront donc ici les propos de Jam « dans leur jus », comme disent les brocanteurs. Toutefois, pour pouvoir en apprécier les moindres saveurs, quelques commentaires nous ont paru utiles.

Hermétique aux non-initiés, l'expression « Le sergent Dimanche et le soldat Zaterdag (samedi en néerlandais) », qu'on découvre au premier paragraphe, renvoie nos lecteurs aux plaisanteries récurrentes qu'échangeaient Hergé et Jam à la suite d'un mémorable article de René Weverbergh, publié dans *Le Vingtième Siècle*. Jam en disait ceci, dans une interview, en octobre 1993 : *Les armées, ça l'éblouissait, Weverbergh ! (...) Il était allié à un défilé splendide de soldats qui faisaient leur service et défilaient devant le Ministre. (...) Weverbergh écrivait : « Ils passent, ces jeunes hommes au regard clair, et dans leurs yeux on semble lire : « Oui, nous serons pareils au soldat Dimanche et au sergent Van Campenhout qui, dans un bombardement d'enfer sur l'Yser, repoussèrent les assauts de l'ennemi... » etc. et comme ça sur une trentaine de lignes. Eh bien, jusqu'à sa mort, je téléphonais à Hergé : « Alo... c'est le soldat Dimanche ? » Et il répondait : « Non. Ici, c'est le sergent Van Campenhout ».*

Au paragraphe deux, le nom à rallonges de la Baronne qui résidait juste au-dessus de Paul Jamin, à l'adresse qu'il venait de quitter, a été masqué par nos soins.

Ceci provient de l'original masqué par nos soins

Le makker!

Je m'en vais vous mentir la nouvelle la plus incroyable, la plus inouïe, la plus inattendue, la plus boulevergente, la plus étonnante, la plus extraordinaire, la plus indéchiffrable, la plus curieuse, la plus indécelable, la plus stupéfiante, la plus circumstantielle - bref, tout ce qu'on semblait lire dans les yeux du Sergent Dimanche et du Soldat Zaterdag : **LE JEAN JAMIN ET AYANTS-DROIT QUI DÉMÉNAGE!**

Pour plusieurs bonnes raisons; parcequ'ils avaient assez d'entendre galoper sur leur tête les délicieux bambins de Madame la Baronne de ~~XXXXXX~~ et du Saint Empire née vicomtesse du Choix de Zurich; parcequ'ils étaient empoisonnés par les récents mazoutaux d'un quartier insalubre et insalubre; parcequ'ils se sentaient à l'étroit; et d'ailleurs ça ne vous regarde pas.

J'ai vu Monsieur du Puis de Marcinelle qui semble être un homme de qualité. Il m'a chargé d'illustrer un premier minirécit - pour lequel je suis en train de sukkelier d'abondance, car c'est une technique assez différente de celle de mon admirable et talentueux maître Alidor. Si cela marche comme je l'espère, ça pourra être très intéressant pour ton serviteur - je me fais vieux et j'aimerais quand même penser quelques années de ma vieillesse entouré de l'affection et de la dévouance des miens. Ce pendant j'ai quelques scrupules: il est évident que ma collaboration aux éditions dupuisiennes provoquera à brève échéance la ruine du petit hebdomadaire auquel, avec une fidélité digne d'un meilleur sort, tu apportes ta collaboration. Et bien, dans ce cas, mon cher Georges, n'hésitez pas à faire appel à votre devoué

Monsieur Paul

P.S. Je ne permets de vous présenter, ainsi qu'à Madame Hérjuls, mes vœux les plus ardents pour une belle, bonne et joyeuse fête de Toussaint. Ça fait qui proteste!

Comte Vladimir Vassilievitch Prejibrayensky-Zdravul
62 avenue Montjoie
U c c l e s

Monsieur du Puis est évidemment l'éditeur Jean Dupuis, établi à Marcinelle, près de Charleroi.

Jam par Hergé (extrait du gag de Quick et Flupke *Un scandale*, publié en 1925 dans *Le Petit Vingtième*).

Grâce à celui-ci, Jamin (désormais connu sous le nom d'Alidor) a effectivement publié divers travaux dans *Spirou* à partir de 1959 (en les signant du nom d'Alfred Gérard), dont le minirécit auquel il fait allusion : *Dadado, l'hippocampe qui fume* (publié dans *Spirou* n° 1170, en 1960) qui l'a fait sukkelier (qui lui a demandé bien des efforts, en bruxellois).

La Rédaction



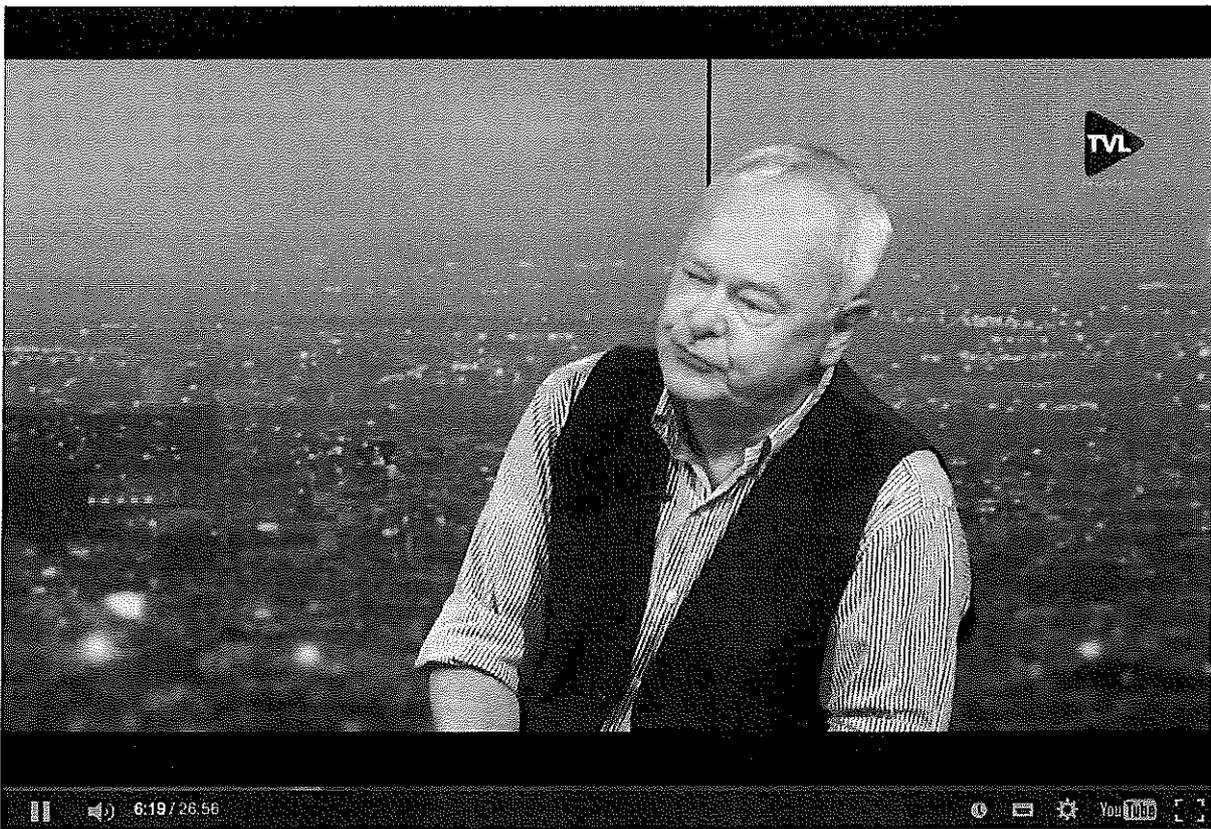
Nos ARB : Le Dr Merlin s'invite sur TV Libertés

ZOOM – DOCTEUR MERLIN : LE CHANTEUR NATIONALISTE INSOUMIS

Le 07 novembre 2016 dans : Nos Zooms Laisser un commentaire

Partage [f 0](#) [t 0](#) [8+ 1](#) [in 0](#) [p 0](#) [v 0](#)

Guitariste et chanteur, docteur Merlin exerce sa passion depuis la fin des années 70. Au fur et à mesure des ses albums, il s'est construit un univers où se reflètent ses opinions identitaires et marquées par les idées novatrices du GRECE. Docteur Merlin a interprété les textes d'auteurs tels que Robert Brasillach, Guillaume Faye et Maurice Rollet. Il a également fait plusieurs chansons pour enfants à partir des contes de Pierre Gripari. Nationaliste, il avance en refusant de mettre son drapeau dans sa poche. Cette attitude lui a définitivement fermé les portes des grandes maisons d'éditions et des radios musicales. Cependant, elle lui a permis de conquérir un public fidèle qui le soutient et le suit depuis plus de 35 ans. Il est interrogé par le musicologue, spécialiste de la chanson patriote engagée, Thierry Bouzard.



Bien plus jeune que son enveloppe charnelle, le Docteur Merlin est « né » en 1981, durant les écoles de cadre de ce qu'on a appelé la « nouvelle droite ».

Après des journées fatigantes et studieuses, nous nous retrouvons le soir pour des veillées, et nous fûmes très inventifs pour nous forger une histoire commune.

Profitant d'un savoir faire acquis dans les camps scouts, nous étions quelques « folkeux » amateurs, et bien vite quelques chansons quelque peu iconoclastes virent le jour, librement inspirées de « la vie de Bryan » des Monthy python.

Avec le film de J. Boorman « Excalibur » (qui m’inspira ce pseudonyme), la dimension mythique nous imposait des textes plus sérieux, plus historiques, plus inspirés, plus positifs !!

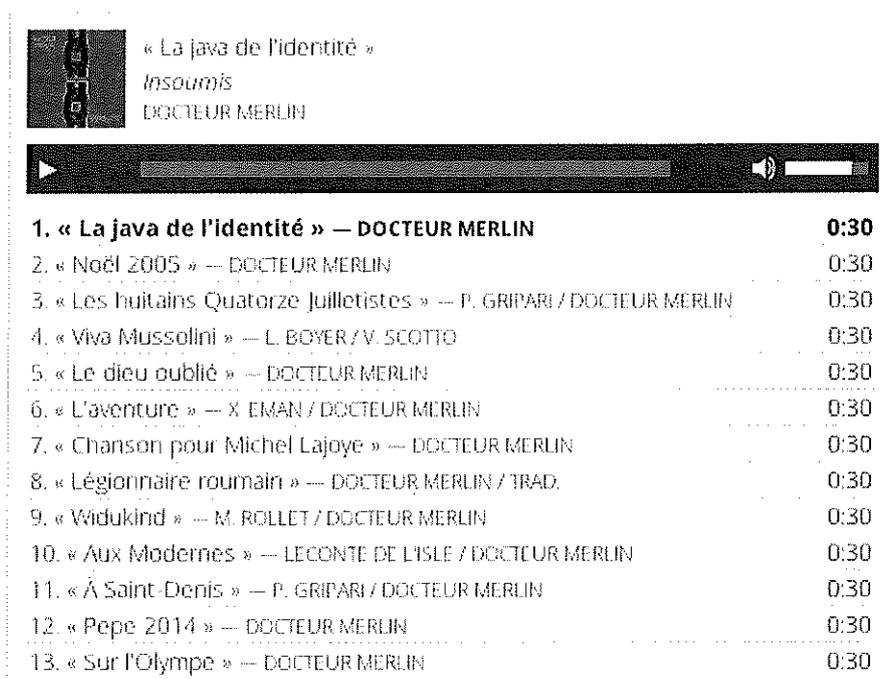
Guillaume Faye, Olivier Carré, Pierre Vial, Maurice Rollet, et d’autres, m’inspirèrent tour à tour et je donnais à mes amis trois « K7 » (« Païen », « Le vent mauvais », « Persiste et signe », qui furent remasterisées en 2002, sous le titre de « péchés de jeunesse »).

Ayant rencontré le directeur de la SERP (la boîte de disques de J.M. Le Pen) qui cherchait un chanteur politiquement incorrect, nous sortîmes ensemble un 45T (Ahmed) puis des albums (Europe, Enchanté, Soleil de pierre) et enfin un « Docteur merlin chante Brasillach ».

Après la grande scission du FN en 98, et la mort de la SERP, le combat culturel fut un peu oublié, et je ne chantais plus que pour mes amis et dans quelques fêtes identitaires de France, d’Europe ou même du Québec. Pourtant, à un rythme lent, j’écrivais, ou découvrais, encore quelques textes et les mettais en musique.

Mes « fans » de toujours réclamaient un enregistrement. Quand le nombre de chansons fut suffisant, après une quinzaine d’années, je décidai de leur faire plaisir.

Nous avons pris notre temps pour peaufiner ce dernier Opus :



« La java de l'identité »
Insoumis
 DOCTEUR MERLIN

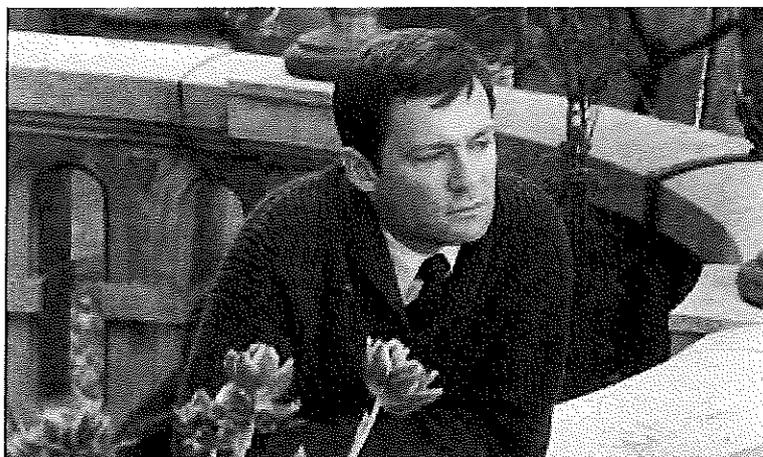
1. « La java de l'identité » — DOCTEUR MERLIN	0:30
2. « Noël 2005 » — DOCTEUR MERLIN	0:30
3. « Les huitains Quatorze Juilletistes » — P. GRIPARI / DOCTEUR MERLIN	0:30
4. « Viva Mussolini » — L. BOYER / V. SCOTTO	0:30
5. « Le dieu oublié » — DOCTEUR MERLIN	0:30
6. « L'aventure » — X. EMAN / DOCTEUR MERLIN	0:30
7. « Chanson pour Michel Lajoie » — DOCTEUR MERLIN	0:30
8. « Légionnaire roumain » — DOCTEUR MERLIN / TRAD.	0:30
9. « Widukind » — M. ROLLET / DOCTEUR MERLIN	0:30
10. « Aux Modernes » — LECONTE DE LISLE / DOCTEUR MERLIN	0:30
11. « À Saint-Denis » — P. GRIPARI / DOCTEUR MERLIN	0:30
12. « Pepe 2014 » — DOCTEUR MERLIN	0:30
13. « Sur l'Olympe » — DOCTEUR MERLIN	0:30

Toujours disponibles auprès des ARB : Le Docteur Merlin chante Brasillach



ECHO DE PRESSE : Notre ARB Maurice RONET

Le journaliste José-Alain Fralon revient sur la personnalité de l'acteur du *Feu follet* et de *Plein Soleil*. Qui était-il?



Maurice Ronet dans le *Feu follet* inspiré du roman de Drieu La Rochelle

Derrière, le mont Ventoux. Sa tombe repose dans le cimetière de Bonnieux, dans le Vaucluse. Elle a la forme d'une petite cabane en pierres sèches. Dessus, comme inscription, son nom Maurice Ronet ou l'élégance de la simplicité. Il payait pour tous, parlait bien à tous. Ceux qui l'ont connu louent son intelligence et sa gentillesse. Elles réussissaient à se frayer un chemin à travers une désespérance énigmatique. Silences et solitude. Le journaliste José-Alain Fralon ne contourne pas les blancs, dans une biographie consacrée à l'acteur du *Feu follet*. La jeune Betty Desouches a eu une liaison de près de dix ans avec Maurice Ronet. Elle est entrée un jour dans sa chambre et l'a trouvé, assis sur son lit, un revolver sur la tempe. Ils n'en ont jamais parlé. Qui était-il vraiment? Sa beauté a souvent fait écran à sa noirceur; son alcoolisme a parfois réveillé sa violence. Le mystérieux Maurice Ronet a tenu le rôle d'un dandy cynique dans *Raphaël ou le Débauché* (1971), de Michel Deville. Aurore de Chéroy (Françoise Fabian) demande à une de ses nièces pourquoi elle plaint Raphaël de Lorris (Maurice Ronet) et ses amis dépravés. Elle répond : "Parce qu'ils font semblant de ne pas être tristes."

(...) L'acteur est à droite. Il soutient les partisans de l'Algérie française et fait partie de l'Association des amis de Robert Brasillach L'homme aime le luxe. Les belles voitures et les grands vins. Il porte une eau de toilette de bois de cèdre. Le journaliste José-Alain Fralon a recueilli de nombreux témoignages originaux. Natacha Michel : "On sentait chez lui une profonde mélancolie, une grande réserve de noirceur." Pascal Thomas ; "Trois sujets dominaient nos conversations : la bouffe, les femmes, les livres." Françoise Fabian : "Profondément mystérieux, secret, pudique." Jean Douchet : "Ce qui frappait tout de suite, c'était son intelligence." Brigitte Auber : "Mon Dieu, qu'il était beau! Avec toujours un fond de tristesse. On sentait chez lui, comment dire ? une carence d'énergie, une sorte de désabusement, une difficulté à prendre les choses en main. C'est complexe, ce genre d'état d'esprit. Comme si on manquait d'une certaine molécule. Ou, encore plus complexe, une hésitation devant la vie." Anny Duperey : "Du point de vue privé, c'était un homme d'un secret total. Totalement opaque." (...)

Maurice Ronet, le splendide désenchanté, José-Alain Fralon, *Équateurs*, 290 p., 20 euros.
Marie-Laure Delorme - Le Journal du Dimanche lundi 21 octobre 2013

<http://www.lejdd.fr/Culture/Livres/Maurice-Ronet-une-hesitation-devant-la-vie-634970>

Pierre SOMVILLE

Interview de Pierre SOMVILLE, « Brasillach écrivain »

mal-aimé des Lettres françaises

Date : 2001.2016 – Vidéo 2 min. – Audio 35 min.



Présentation de l'ouvrage : Brasillach écrivain, mal-aimé des Lettres françaises, de Pierre Somville.

Maudit ou mal-aimé, Brasillach le Collaborateur fut un grand écrivain. C'est un fait. La vie, souvent inséparable de l'œuvre, entraîne pas mal de scories, toujours idéologiques, parfois insupportables. Pourtant, des pans entiers de cette œuvre méritent d'être sauvés de l'oubli. L'auteur compte parmi les plus grands critiques de sa génération; il fut brillant essayiste, romancier de talent et diariste de génie; n'ayons pas peur des mots. Rendons-lui au moins cette justice-là.

Membre de la Classe des Arts de l'Académie royale de Belgique, Pierre Somville a enseigné l'Esthétique et la Philosophie de l'art à l'Université de Liège de 1987 à 2007. Il est Secrétaire Général de l'Institut Royal d'Histoire de l'art et archéologie de Bruxelles (situé au Parc du Cinquantenaire, MRAH) depuis 2009. Auteur de nombreux ouvrages, dont des études sur Dürer, Memling et le Caravage (Derouaux, Liège).

Article paru dans la revue *Éléments*, n° 103, décembre 2001. Retour sur les non conformistes des années 30 et la génération Brasillach. Un bouillonnement intellectuel entre la Révolution conservatrice et le Fascisme immense et rouge, autour du livre de Nicolas Kessler sorti en 2001.

histoire

Quand la droite était jeune...

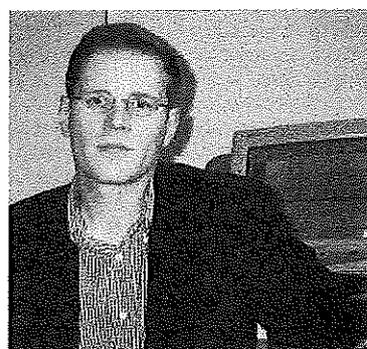
Dans le n° 101 d'« Éléments », nous avons signalé la parution d'un remarquable essai de Nicolas Kessler, « Histoire politique de la Jeune Droite, 1929-1942 ». Nous précisons aussi que l'auteur avait « tout à fait raison de voir dans cette riche nébuleuse une sorte d'équivalent français de la Révolution conservatrice allemande ». Mais cet ouvrage de référence méritait beaucoup plus qu'une vingtaine de lignes ! Nicolas Kessler a bien voulu aller plus loin avec nous. Entretien.

Votre ouvrage vient utilement compléter les travaux dont on disposait déjà, depuis les études pionnières de Jean-Louis Loubet del Bayle, sur les « non-conformistes des années trente ». Quels ont été les chefs de file ou les porte-parole, mais aussi les principaux journaux ou groupements représentatifs de cette Jeune Droite ? Comment peut-on globalement la situer par rapport à des mouvances voisines, comme celles de l'Ordre nouveau ou de la revue *Esprit* ? Qu'est-ce qui la caractérise en propre et permet de la distinguer de la droite radicale classique, représentée par les groupes fascistes ou les « ligues » ?

Nicolas Kessler : Avant tout, la Jeune Droite n'est pas un « mouvement » au sens strict du terme. Il s'agit plutôt d'une nébuleuse, regroupant, autour d'une poignée de micro-revues plus ou moins éphémères, une quinzaine d'intellectuels que rassemble seulement une volonté commune de « rajeunir » les formules de la vulgate maurrassienne. Ces intellectuels sont scindés en deux groupes. D'un côté, le groupe des *Cahiers*, animé par Jean-Pierre Maxence et Robert Francis, auquel vont se rallier après 1930 Thierry Maulnier, Maurice Blanchot, Claude

Roy et Robert Brasillach. De l'autre, le groupe *Réaction*, animé par Jean de Fabrègues et René Vincent, qui va successivement s'exprimer dans les colonnes de *La Revue du siècle* et de *La Revue du xx^e siècle*. Outre qu'ils s'appuient sur des réseaux de sociabilité bien distincts, ces deux groupes possèdent chacun leur sensibilité propre. Si le premier prône un nationalisme néoclassique, proche des positions d'Henri Massis et de sa *Revue universelle*, le second est davantage inspiré par le néolithisme de Jacques Maritain et le corporatisme de l'Union des corporations françaises. Les prétentions unitaires de *Combat* et du Groupe xx^e siècle ne suffiront pas à résorber ces particularismes. Malgré le renfort, en 1936, de Jacques Laurent, Louis Salleron, Kleber Haedens, Jean-François Gravier et d'une seconde génération de cadres, un fossé subsistera toujours entre partisans du « clan Fabrègues » et du « clan Maxence ». Le lancement, à la fin des années trente, d'organes spécifiques comme *L'Insurgé* et *Civilisation*, tout autant que les trajectoires divergentes des uns et des autres sous Vichy, vient attester de la persistance de ce clivage interne.

En fait, davantage que d'une hypothétique orthodoxie idéologique, l'unité du courant procède essentiellement d'une *communauté de refus*. Par rapport aux ligues et aux formations vieillissantes de la « vieille droite », les « jeunes maurrassiens » se distinguent par une « conscience de génération » exacerbée, ainsi que par le rejet d'une rhétorique héritée du boulangisme et de l'affaire Dreyfus. Par rapport aux autres groupes « non-conformistes » - *Esprit* et *L'Ordre nouveau* bien sûr, mais aussi *Notre temps* ou la *Lotte des jeunes* -, qui restent pour la plupart marqués par des positions intellectuelles de gauche, ils s'accordent au contraire à afficher haut et clair leur spécificité « nationale » et monarchiste. C'est ce double décalage qui, ajouté à l'action de figures médiatrices telles que Massis, Bernanos ou le jeune comte de Paris, finit peu à peu par forger un sentiment d'appartenance commune.



Agrégé et docteur en histoire, Nicolas Kessler a 32 ans. Professeur dans un collège « sensible » de la banlieue lilloise, il a déjà publié « *Le conservatisme américain* » (PUF, 1998).

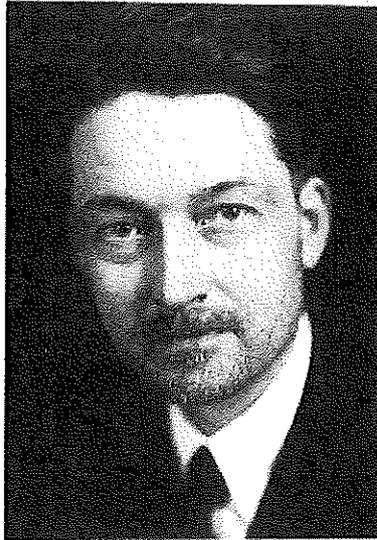
Souvent nationalistes mais aussi « humanistes », anti-étatistes mais également anti-libéraux, traditionalistes tout autant que révolutionnaires, soucieux de vie spirituelle sans être nécessairement catholiques, les auteurs de la Jeune Droite, en même temps qu'ils participaient du bouillonnement intellectuel de leur génération, ont voulu être des observateurs attentifs de leur époque. Quelles furent leurs positions vis-à-vis des principaux phénomènes de leur temps ? En quoi résidait leur originalité ?

Nicolas Kessler : La grande originalité de la Jeune Droite est sans conteste son sentiment exacerbé d'inquiétude. Hantés par le souvenir des atrocités de la Grande Guerre, révoltés par le matérialisme productiviste des sociétés industrielles, ses animateurs ont le sentiment d'assister impuissants à l'avènement d'une civilisation liberticide, où l'être humain ne serait plus que le simple rouage d'une gigantesque machine à aliéner. Puisé chez Spengler, Bernanos, Berdiaev et Valéry, ce constat débouche sur une position originale, bientôt qualifiée de « personnaliste » : la revendication d'une primauté absolue de la personne humaine, considérée comme irréductible aux formules volontaristes de l'ingénierie sociale. Cette revendication « humaniste » est inédite dans la mesure où elle se double d'un rejet non moins catégorique de l'individualisme classique. Faute d'un véritable *statut enraciné*

dans une métaphysique cohérente, l'individu n'a en effet, selon les rédacteurs des *Cahiers* et de *Réaction*, rien à opposer à la logique implacable de la mobilisation de masse. Né de l'effondrement des corps intermédiaires qui structuraient la société d'Ancien régime, il est l'allié objectif des « nouvelles barbaries » fascistes, marxistes ou productivistes. C'est pourquoi il doit céder la place à une « personne », tout à la fois « animal social » et « valeur éternelle au service de laquelle la société doit se mettre ». Pour être exacte, la formule n'est pas l'apanage de la Jeune Droite : importée d'Allemagne par les théoriciens de *L'Ordre nouveau*, elle est également revendiquée par Emmanuel Mounier et ses amis d'*Esprit*. Mais elle prend une signification toute particulière sous la plume de Maulnier et de Fabrègues. À leurs yeux, en effet, le personnalisme est la pierre angulaire d'une révision en profondeur de la doctrine contre-révolutionnaire. En présentant la reconstitution d'une société corporée et hiérarchique comme une nécessité, non plus du point de vue du bien commun, mais du point de vue du sujet, il permet de résorber le hiatus grandissant existant entre le conservatisme politique et la modernité intellectuelle. Exprimée avec force dans une étonnante lettre à Maurras, cette conviction est notamment très présente chez Fabrègues : « Il me semble, se félicite celui-ci en 1932, qu'on touche là un point où l'on a la joie de voir se rejoindre Bossuet et Pascal, Aristote et saint Augustin, saint Thomas et Comte, Bonald et Taine. »

Beaucoup de membres de la Jeune Droite semblent être passés par l'Action française ou avoir subi l'influence des idées maurrassiennes. Quelle a été l'ampleur réelle de cette influence ? Peut-on voir dans la Jeune Droite un regroupement de dissidents de l'Action française ? Quels furent les points de désaccord ou de rupture avec Charles Maurras ?

Nicolas Kessler : On touche là un problème assez délicat. La Jeune Droite est incontestablement le produit des réseaux mis en place par l'Action française au lendemain de la Première Guerre mondiale. Elle plonge plus particulièrement ses racines au sein du « Parti de l'Intelligence » – la coalition élargie suscitée en 1919 par Henri Massis pour favoriser l'osmose grandissante entre le mouvement royaliste et les cercles catholiques intransigeants. C'est en tout cas dans les rangs de cette dernière – à la *Gazette française*, à la *Revue fédéraliste* et à la *Revue universelle* – que les animateurs du groupe ont pour la plupart effectué leurs premiers pas. Certains ont été plus loin : Maulnier,



Jacques Maritain. Il influencera l'une des deux principales composantes de la Jeune Droite, regroupée autour de « Réaction ».

Fabrègues, Laurent et Brasillach, par exemple, ont régulièrement collaboré aux activités de la Ligue et peuvent légitimement être considérés comme des militants d'Action française. Même s'ils considèrent le nationalisme intégral comme un « souffle » davantage que comme un système fermé, tous sont littéralement imprégnés d'une culture politique maurrassienne. Il me semble même qu'on a trop souvent tendance à sous-évaluer l'importance de cette imprégnation. Fabrègues, notamment, ayant cherché après la guerre à mettre entre parenthèse ses convictions maurrassiennes, on insiste peut-être trop sur les points de divergence, pas assez sur l'ampleur de la dette.

Bien sûr, les rédacteurs de *Combat* finiront dans l'ensemble par s'éloigner de Maurras. Leurs principaux points de désaccord touchent à la nécessité de promouvoir une approche plus globale des enjeux de civilisation, en faisant notamment une part plus grande aux questions spirituelles et sociales, ainsi qu'à la volonté d'adopter un positionnement politique plus radical, plus authentiquement « contre-révolutionnaire ». Mais s'agit-il véritablement d'une « dissidence » ? Personnellement, je ne le pense pas. Le « schisme » de la Jeune Droite procède avant tout de l'émergence de nouvelles préoccupations auxquelles l'A.F. est incapable de répondre. Comme Maurras est trop dogmatique pour tolérer à ses côtés des voix un tant soit peu divergentes, ses disciples sont contraints de prendre leurs distances pour s'exprimer. Mais la rupture est beaucoup moins tranchée qu'on a pu le dire. Chef de file incontesté du groupe, Maulnier reste ainsi le fidèle bras droit de Maurras tout au long de la période. Quant à Fabrègues et Maxence, ils ont au cours des années trente plutôt tendance à se rapprocher du Martégal qu'à s'en éloigner. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se replonger dans les colonnes de *Réaction* ou de *Combat*. Jamais leurs rédacteurs ne prennent ouvertement le contre-pied des positions de l'Action française. « En politique, résumera cinquante ans plus tard René Vincent, on se fiait à Maurras. » Assumant pleinement leur statut de « satellites » du quotidien royaliste, ses amis multiplient d'ailleurs les gages de fidélité, allant jusqu'à rompre avec leurs principaux mentors – Bernanos, Maritain, Mauriac ou encore le comte de Paris – dès lors que ceux-ci ne sont plus en odeur de sainteté à l'A.F.



La revue « Combat » dirigée par Jean de Fabrègues et Thierry Maulnier. Quatre décennies plus tard, Thierry Maulnier participait un colloque du GRECE, le 4 décembre 1977 (à droite).

Le 16 janvier 1926, la *Revue hebdomadaire* publiait un « Manifeste de la Jeune Droite » signé par Pierre Drieu La Rochelle. « Avant tout, y lisait-on, la Jeune Droite se débarrasse de quatre idées qui ont été fatales à la vieille droite, que les conditions de l'Europe et du monde ont périmées. La Jeune Droite est : 1) Contre la dictature, 2) Contre la guerre, 3) Hors l'Église, 4) Bourgeoise. » Les trois premiers points sont révélateurs, mais le quatrième peut surprendre. Dans quelle mesure ce Manifeste caractérise-t-il la galaxie politique que vous avez étudiée ?



Charles Maurras dans son bureau de « *L'Action française* ». Aucun auteur de la Jeune Droite n'aura échappé à son influence.

Nicolas Kessler : Lorsqu'en 1934 Emmanuel Mounier a qualifié de « Jeune Droite » la coalition hétéroclite réunie autour du Groupe xx^e siècle, il est plus que probable qu'il avait encore en tête le manifeste de Drieu. Mais le parallèle s'arrête là. L'auteur de *Gilles* ne compte pas parmi les inspirateurs du groupe et n'a, semble-t-il, jamais cherché à prendre contact avec ses animateurs. Totalement étranger à la culture politique traditionaliste de ses cadets, Drieu s'inscrit davantage dans la tradition néoradicale et réformiste d'un Luchaire ou d'un Jouvenel. Quant au contenu de son brûlot, force est de constater qu'il n'a pas grand chose à voir avec les positions des *Cahiers* ou de *Réaction*. Ainsi, on peut difficilement considérer la Jeune Droite comme « bourgeoise », « contre la guerre » ou « hors l'Église ». Nationalistes et monarchistes, catholiques et anti-bourgeois, ses représentants fusilèrent au contraire le pacifisme sous toutes ses formes et n'exclurent pas le recours – il est vrai transitoire – à une « dictature de salut public ». D'autres points de divergence pourraient également être mis en avant : leur germanophobie viscérale, par exemple, ou encore leur extrême classicisme et leur aversion pour le « planisme » et l'économie dirigée. Impossible dès lors, pour eux, de se reconnaître dans le portrait du « nouvel homme de droite » brossé par leur prédécesseur. Si les propositions de Drieu annon-

cent à plus d'un titre le « non-conformisme des années trente », c'est précisément dans les domaines où la Jeune Droite se montre la plus atypique. De ce point de vue, les travaux de *L'Ordre nouveau* correspondent sans doute davantage aux attentes du romancier.

Peut-on établir une « généalogie » ascendante et descendante des représentants de la Jeune Droite ? Quels étaient leurs principaux auteurs de référence ? Qui pourrait-on considérer comme leurs héritiers ?

Nicolas Kessler : En ce qui concerne les membres catholiques du groupe, cette généalogie est relativement facile à établir. Maurras, Bernanos, Massis et Maritain sont les figures tutélaires d'un panthéon traditionaliste autour duquel s'organise un système de références solidement adossé au socle intellectuel du catholicisme intransigeant. Ce système n'est toutefois pas fermé : l'invocation régulière des « grands anciens » – Péguy, Bloy, Veuillot, Claudel – permet de maintenir ouverte quelques passerelles avec d'autres courants de pensée de l'intelligentsia catholique, comme *Espit*, *La Vie intellectuelle* ou les Équipes sociales. Longuement mûri sous Vichy, ce cocktail idéologique se retrouvera pour l'essentiel après la guerre à *La France catholique*. La tendance agnostique fédérée par Maulnier se caractérise quant à elle par une plus grande diversité d'influences :

Maurras et Sorel en politique, Nietzsche et Proudhon en philosophie, Racine et Malraux en littérature déterminent une sensibilité très particulière qu'il est beaucoup plus difficile de rattacher à une tradition préalablement établie. Maulnier ne se cache d'ailleurs pas de privilégier la complexité d'une démarche personnelle aux raccourcis et à la facilité d'un engagement partisan.

En aval, par contre, cette tentative de synthèse trace un sillon durable qu'emprunteront par exemple les pensionnaires de *La Table ronde*, ou encore les fameux « hussards » de l'immédiat après-guerre. Enfin, l'une et l'autre tendance exerceront – conjointement aux transfuges de *L'Ordre nouveau* – une influence décisive sur les positions du premier fédéralisme européen, au travers notamment du groupe *Fédération et du XX^e siècle fédéraliste*. C'est de ce côté, sans doute, qu'il faut chercher le débouché le plus vivace des problématiques développées dans les années trente : personnalisme, anti-américanisme ou anti-productivisme. Même si l'impression dominante est celle d'un engourdissement et d'un assagissement progressif, il y a là un fil conducteur qui mériterait d'être encore approfondi.

Vous dites dans votre livre que la Jeune Droite pourrait être considérée comme une « Révolution conservatrice à la française ». Ce que l'on a appelé « Révolution conservatrice » en Allemagne recouvrait cependant des courants assez différents : Völkische, jeunes-conservateurs, nationaux-révolutionnaires, etc. Comment concevez-vous le parallèle qui pourrait être fait entre ces deux mouvances ?

Nicolas Kessler : Il est aujourd'hui à peu près établi qu'il existe un lien de filiation direct entre la Révolution conservatrice allemande et le non-conformisme des années trente. C'est en Allemagne, en effet, que les théoriciens de *L'Ordre nouveau* ont été puiser à la fin des années vingt leurs thématiques les plus originales, leur personnalisme bien sûr, largement inspiré par les travaux de Karl Barth et de Max Scheeler, mais aussi leur anti-capitalisme, leur antiparlementarisme ou encore leur fascination romantique pour l'idée de révolution. Témoin, en 1930, d'une « rencontre de la jeunesse européenne » au camp de Stollberg, Alexandre Marc a ainsi pris contact avec Ferdinand Fried, Otto Strasser et Harro Schulze-Boysen, et n'a jamais cherché à dissimuler la fascination qu'avaient exercé sur lui ces « jeunes gens en colère ». Du côté de la Jeune Droite, l'influence est moins directe : bien que Maulnier ait rédigé la préface du *Troisième*

Une bonne adresse pour acheter **Éléments**

JP-BAC

Librairie-Journaux

26 rue du Bac • 75007 Paris

Réseau NMPP

Reich de Moeller van den Bruck, c'est essentiellement à la lecture de *L'Ordre nouveau* qu'il a été initié aux travaux de ses homologues allemands. De plus, un certain nombre de paramètres contribuent à contrarier cette influence : la germanophobie du groupe, bien sûr, mais aussi son adhésion à la « défense de l'Occident » théorisée par Massis et Maritain, son « humanisme » hautement revendiqué ou encore son hostilité au racisme et au populisme *völkisch*. Cela dit, on retrouve sous la plume de Maulnier et de ses amis un certain nombre des *topoi* les plus caractéristiques de la Révolution conservatrice : même rejet du machinisme et de la société de masse, même hostilité au pseudo-conservatisme des formations politiques « bourgeoises », même tendances « nationales-bolcheviques ». La position de principe des jeunes maurassiens est également très comparable à celle de leurs homologues allemands. Leur volonté de promouvoir une « révolution nationale », une « révolution de la jeunesse » résolument antilibérale, les amène à suivre les mêmes pistes de réflexion. Le parallèle n'est donc pas abusif. Il ne prend néanmoins tout son sens qu'appliqué aux composantes les plus « traditionnelles » de la Révolution conservatrice : aux cercles « jeunes-conservateurs » par exemple, ou encore à des figures comme Georg Quabbe, Walther Rathenau ou Rudolf Pechel, qui ont conservé quelques liens avec la « vieille droite » wilhelmienne. De ce point de vue, il n'est pas absurde de qualifier la Jeune Droite d'« aile droite d'une Révolution conservatrice à la française ».

La Jeune Droite n'a jamais donné naissance à une organisation unifiée, et elle semble s'être dispersée à l'approche de la Deuxième Guerre mondiale. À la lumière des trajectoires individuelles de ses principaux membres, quel jugement d'ensemble peut-on porter sur elle ? Quels ont été ses points forts et ses défauts majeurs ? Quelles leçons peut-on aujourd'hui tirer de son histoire ?

Nicolas Kessler : Du strict point de vue de l'efficacité militante, le bilan de la Jeune Droite est pour le moins médiocre : son audience est dans l'ensemble restée confidentielle – à son apogée, *Combat* n'a guère compté plus d'un millier d'abonnés – et ses animateurs n'ont jamais été en mesure de jouer le rôle politique auquel ils prétendaient. Les incursions plus ou moins durables des plus « agités » d'entre eux dans les rangs de la Cagoule, de la Solidarité française ou du PPF donnent d'ailleurs une impression d'extrême dilettantisme, que l'ironie teintée



Soirée chez Robert Brasillach, en mars 1936. De gauche à droite : Jacques Lassaigne, Brasillach, Maurice Bardèche, Daniel Gallois, Thierry Maulnier, Georges Blond, Robert Bardèche.

de cynisme de leurs récits postérieurs ne fera qu'accentuer par la suite. Sur le plan idéologique, par contre, l'héritage est considérable. En mêlant habilement nationalisme et personnalisme, populisme et élitisme, socialisme et corporatisme, Fabrigues et Salteron ont contribué à renouveler durablement les positions doctrinales de la droite catholique. Auteur après la guerre de la fameuse thèse sur « Paris et le désert français », Jean-François Gravier compte de son côté parmi les inspirateurs de la DATAR et des politiques modernes d'aménagement du territoire. Quant à la démarche de Maulnier, elle constitue sans doute la tentative la plus aboutie de promouvoir en France une sensibilité « révolutionnaire-conservatrice » capable de véritablement contester l'hégémonie intellectuelle du libéralisme.

Proches de plusieurs leaders d'opinion, disposant de relais efficaces dans la grande presse, le groupe peut ainsi se targuer

d'avoir exercé une « force d'instillation » sans commune mesure avec son audience réelle. On pourra, bien sûr, objecter que la greffe est restée politiquement stérile. C'est même un paradoxe de constater que l'une des mouvances les plus dogmatiques de la période n'a su produire qu'une génération d'intellectuels ultra-pessimistes et « désengagés ». Mais l'une des grandes qualités des jeunes maurassiens est précisément d'avoir su reconnaître que leur volonté exacerbée de rupture était impraticable dans le contexte idéologique de la France contemporaine. Très vite, leur réflexion prend le tour inattendu d'une déconstruction en règle de la rhétorique réactionnaire. Leur diagnostic ? La modernité libérale est trop étroitement liée dans notre pays à la substance même de l'identité nationale pour qu'une tentative contre-révolutionnaire y soit envisageable d'un point de vue nationaliste. On ne peut raisonnablement prétendre défendre la France en combattant le régime qui lui est partout associé. Battant en brèche la distinction établie par Maurras entre un « pays légal » corrompu jusqu'à la moelle et un « pays réel » miraculeusement préservé, les rédacteurs de *Combat* ont plus fondamentalement fini par réaliser le caractère parfaitement dérisoire des projets de « restaurations » purement volontaristes. « Quand la civilisation tout le camp, résumera Salteron, ce n'est pas avec des pétoires mouillées qu'on peut faire quelque chose. » Ce double constat constitue à n'en pas douter, au tournant des années trente, la clé d'une redéfinition en profondeur du statut de l'intellectuel conservateur...

Propos recueillis par Alain de Benoist

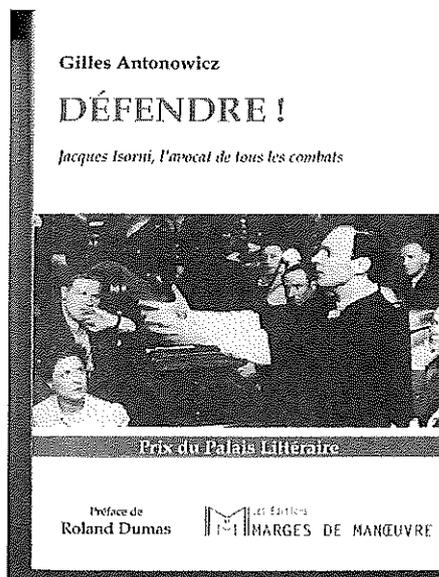
■ Nicolas Kessler, *Histoire politique de la Jeune Droite, 1929-1942. Une révolution conservatrice à la française*, L'Harmattan, 494 p., 38,11 € (250 F).



Jean-Pierre Maxence croqué par Delongraye dans « *L'Insurgé* » (1937)

LECTURE : *Défendre ! Jacques Isorni, l'avocat de tous les combats*

Au moment où nous bouclons ce numéro, nous recevons l'ouvrage de Me Gilles Antonowicz : *Défendre ! Jacques Isorni, l'avocat de tous les combats*. (Ed. Marges de manœuvre, 2016, 803 p., 22 €) Il s'agit en réalité de la réédition de la biographie de notre ARB, Me Isorni, parue en 2007 et épuisée, mais profondément remaniée et sensiblement modifiée. Le chapitre V nous intéressera plus particulièrement : Naissance d'un avocat. L'exécution de Robert Brasillach. Nous y reviendrons dans le Bulletin.



V NAISSANCE D'UN AVOCAT L'exécution de Robert Brasillach

Été-automne 1944, l'épuration « sauvage »	211
« Où est la liberté dans ce pays libéré ? »	214
1945 : l'épuration « républicaine »	216
Les mots ne sont pas innocents	225
« Le talent est un titre de responsabilité »	227
« Va pour Isorni ! »	235
« Mourir pour une idée ne peut être un mal »	241
Un collaborateur digne	248
La mort en conclusion mathématique	251
Réfuter...	257
Justifier...	261
Accuser...	264
« Dit qu'il sera fusillé... »	267
L'Exécution	274

Jacques Isorni incarne la Défense dans son expression la plus noble : la défense politique. Avocat des communistes sous l'Occupation, avocat de Brasillach et de Pétain à la Libération, avocat des nationalistes tunisiens avant de devenir celui des soldats perdus de l'Algérie Française, sa place est en toutes circonstances « du côté des prisonniers ». Témoin privilégié des chocs et des tragédies qui ont traversé la France, il nous invite à jeter un regard nuancé sur notre histoire contemporaine, avec l'oeil de la défense, une place où l'on cherche à comprendre les mobiles qui font agir les hommes... Le suivre, c'est aussi croiser la route des plus grands avocats du XXe siècle : « Moro », Henry Torrès, Maurice Garçon, Albert Naud, René Floriot, « Tixier », Jacques Vergès, bien d'autres...

Quelques appréciations sur la première édition...

« Votre travail est remarquable. Non seulement vous avez écrit la biographie qui n'en appelle désormais aucune autre, mais vous avez rendu vivant celui que vous vous êtes attaché à découvrir et à restituer tel que nous l'avons connu et admiré. Soyez-en remercié ».

Christian Charrière-Bournazel (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris).

« J'ai trouvé le plus grand intérêt à la lecture de votre livre. Il a évoqué pour moi des souvenirs très précis de rencontres très enrichissantes avec ce grand Avocat que fut Jacques Isorni. Mes félicitations pour votre ouvrage et votre couronnement par le Palais Littéraire ».

Mario Stasi (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris).

« Prix du Palais Littéraire amplement mérité compte tenu de l'ampleur des travaux et du résultat très convaincant. C'est aussi et surtout un livre qui a une âme ».

Denis Salas, secrétaire général de l'Association française pour l'histoire de la justice.

« Je tenais à vous féliciter et à vous remercier pour ce livre qui restitue de manière passionnante et très complète l'histoire de celui que l'histoire oublie parfois d'honorer et qui, grâce à vous, retrouve la place qu'il mérite parmi nous. »

Damien Legrand, premier secrétaire de la conférence du barreau de Lille.

« Votre livre devrait être lu par chacun de nos jeunes confrères comme un ouvrage de déontologie ! ».

Yves Mahu (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Rouen).

« Isorni a su exprimer ce que l'avocat incarne : la nécessité des droits de la défense, la lutte contre l'arbitraire, l'indépendance, la liberté d'expression, la contradiction, le respect de la dignité humaine, le refus des compromissions, des honneurs, le courage. Lisons cet ouvrage, pour nous souvenir que rien n'est acquis, que la défense n'existe que par les personnes qui en portent témoignage ». **Bertrand de Belval, commission Histoire du barreau de Lyon.**

« J'aimerais vous inviter à lire un livre formidable : "Jacques Isorni, l'Avocat de tous les combats". Eclairant sur la personnalité d'Isorni, si émouvante, si romantique, si passionnée, cette biographie mérite l'attention de tous sur un immense Avocat. »

Pascal Saint Geniest (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Toulouse).

« Votre livre m'a permis de retrouver Jacques Isorni tel que je l'ai connu avec ses emballements qui lui ont coûté si cher, mais aussi ses fulgurances si courageuses. Ce livre devrait être enseigné à nos futurs confrères, à l'École du Barreau. On y trouve tout ce qu'il faut faire pour réussir, mais aussi tout ce qu'il ne fait pas faire... L'exemple et le contre-exemple... »

Philippe Lemaire.

« Félicitations pour la qualité de votre livre très documenté, non partisan, parfaitement équilibré, accessible à tous et si instructif pour les avocats »

Thierry Berland (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Dijon).

« Bravo pour votre livre et ce portrait d'Isorni qui sonne si « vrai » dans son humanité. Vous tracez avec érudition la vie judiciaire de périodes terribles et vous le faites avec objectivité. »

Jean Villaceque (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Perpignan).

« L'ouvrage très documenté de Gilles Antonowicz permet de suivre Isorni tout au long de ses 64 années de vie professionnelle (1931-1995). Cette évocation vivante et chaleureuse intéressera les amateurs d'histoire mais aussi tous les gens de robe ... »

Yves Ozanam, archiviste de l'Ordre des avocats de Paris.

« Cette biographie passionnante retrace sans concession la carrière et la vie de notre confrère Isorni. (...) Ce livre est à lire absolument ! »

Marc Absire (Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Rouen).

« Il nous est très agréable de saluer la publication de la biographie de Jacques Isorni, avocat d'exception sinon de génie. Dans cet ouvrage fort documenté, d'écriture simple et directe, qui se lit d'un trait, l'auteur nous dévoile la vie de celui qui était un avocat intransigeant ou intégral. Si les plus anciens se souviennent de cette figure marquante, les plus jeunes en ignorent à peu près tout. Il faut donc remercier l'auteur qui fait ainsi œuvre de mémoire, non pas simplement pour rappeler la vie d'un homme, mais, au-delà, pour susciter une réflexion sur ce que signifie « être avocat ». »

La Gazette du Palais.

« Gilles Antonowicz ne se contente jamais des on-dit, des impressions, des lieux communs rabâchés ad nauseam. Il ne porte pas de jugement de valeur. Il a un dossier, des documents. Il lit tout de la première à la dernière ligne. Il confronte, fouille, relève les incohérences, les contradictions. Il se fout du bien pensant et de l'émotion facile qui dégouline. Il se fout de la morale. Il honnit le lynchage. Il est fasciné par les causes perdues. Horrifié par l'injustice. Son « Isorni », c'est une leçon pour les jeunes avocats et pour tous ceux qui aujourd'hui doivent apprendre à résister à l'air vicié du temps. C'est une leçon de liberté et de courage ».

Anne Covillard, avocate au barreau de Lyon.

<http://www.radiocourtoisie.fr/36701/libre-journal-de-jacques-tremolet-de-villers-du-15-decembre-2016-hommage-a-jacques-isorni-noel-contes-et-poesies/>

Libre Journal de Jacques Trémolet de Villers du 15 décembre 2016 : "Hommage à Jacques Isorni ; Noël, contes et poésies"

Jacques Trémolet de Villers, assisté de Maryvonne, recevait Gilles Antonowicz, historien, Grégoire Bolloré, étudiant et Bertrand Galimard-Flavigny, journaliste, écrivain. Thèmes : "Hommage à Jacques Isorni ; Noël, contes et poésies".

Article paru dans *Éléments*, n° 129, été 2008.

Les derniers beaux jours de la civilisation française

Philippe d'Hugues, dont les ouvrages d'histoire et de critique de cinéma ne sauraient être inconnus des lecteurs d'*Éléments*, a de toute évidence livré son œuvre la plus personnelle et, partant, la plus sensible et la plus originale, avec sa *Chronique buissonnière des années 50*. Elle ne surprendra toutefois pas. Nul, croyons-nous, n'avait en effet parlé avec autant d'acuité et de gourmandise des films français de cette période, qui fut celle de sa jeunesse. La jeunesse d'un homme à la fois attaché aux traditions et intensément curieux de ce qui se produisait alors de neuf dans la vie culturelle française, la jeunesse d'un Français provincial de formation et parisien de vocation. Le cinéma était donc loin d'être l'objet exclusif de ses attachements et de ses passions, et le titre de son livre montre bien qu'il y est question de mille choses significatives d'une décennie - Philippe d'Hugues, en classique sourcilieux, récuse justement *décennie* - qui fut à bien des égards prodigieuse: le cinéma bien sûr, mais également (et même un peu plus) la littérature, dont il parle avec un goût rare, la mode, la chanson, les mœurs, ou encore la politique. Cela donne un tableau extrêmement vivant, quoique peut-être déséquilibré, le ton du témoignage subjectif, d'ailleurs plus implicite qu'explicite, se heurtant parfois à celui que commande un méritoire souci d'objectivité historique. Mais ce déséquilibre, disons-le tout net, n'est certainement pas le moindre des charmes de cette «chronique buissonnière».

Philippe d'Hugues est un merveilleux narrateur, que l'on comparera irrésistiblement au Brasillach de *Notre avant-guerre* (le meilleur), et ce qu'il nous raconte par les deux bouts de la forgnette est capital. Les années 50, malgré les désastres indochinois et les drames algériens, resteront comme une oasis de liberté et de fraîcheur, comme une suspension du temps tragique. Lequel reprendra bientôt son cours pour se précipiter et conduire au chaos dont nous n'apercevons aujourd'hui que le début... C'est que cette décennie a brillé du dernier feu d'artifice de la civilisation française, et la civilisation française, c'était par exemple les Hussards, bien sûr, mais tout autant Françoise Sagan, dont le livre évoque avec une discrète nostalgie la miraculeuse apparition, la Nouvelle Vague, Alain Robbe-Grillet, Brigitte Bardot ou même Marguerite Duras. L'avant-garde était éminemment civilisée, elle pouvait même être «réactionnaire»: Georges Mathieu n'avait-il pas dessiné le motif adonnant la une de *La Nation française* de Pierre Boutang, dont Philippe d'Hugues fut, sous le pseudonyme de Philippe de Comès, l'une des plus brillantes plumes? La civilisation française, c'était enfin et surtout une façon de vivre, avec ses douces règles et ses codes subtils, qui rendaient la transgression délicieuse. Dans sa conclusion, Philippe d'Hugues évoque «diverses particularités» qui n'en sont d'ailleurs que pour les brutes du XXI^e siècle: «Une des

principales était la différence, alors radicale, entre la femme et la jeune fille. Il s'agissait, non point comme aujourd'hui d'une simple différence d'âge, mais bien de nature, et que l'apparence extérieure se devait de révéler au premier coup d'œil.» Et ceci, qui va très loin, pouvait être observé dans tous les milieux, dans toutes les classes.

Quelle chose rendait l'air du temps respirable: la politique et l'idéologie n'empêchaient pas encore un homme de droite d'admirer Jean-Paul Sartre quand il était admirable, ou un homme de gauche de reconnaître le talent de Roger Nimier, et de l'écrire. Telle aura été la grande vertu de la IV^e République que d'avoir détesté la guerre civile; l'hommage que lui rend le maurassien Philippe d'Hugues ne manque certes pas de poids - ni de sel! Souscrivons-nous pour autant à toutes les vues, et elles sont nombreuses, de l'auteur? Non, quand même. Nous ne pensons pas que le retour du général de Gaulle aux affaires fût une catastrophe et nous ne pensons pas, non plus, que l'empire colonial français pût (et dût) être conservé. Avons-nous des regrets? Oui. Que Philippe d'Hugues n'ait pas accordé à la culture populaire l'importance qu'elle aurait à nos yeux méritée: les années 50, c'est aussi OSS 117 et les films d'Eddie Constantine, avec leurs femmes splendides et leurs vraies jeunes filles (nettement plus rares, il est vrai), les géniales couvertures de *Radar* et les jeans dérobés aux PX des casernes américaines!

Michel MARMIN

□ Philippe d'Hugues, *Chronique buissonnière des années 50*. Éditions de Fallois, 204 p., 20 €.



L'évènement de Brigitte Bardot aura été l'un des faits de société majeurs des très regrettées années 50...

Hommage inattendu à Brasillach

Saül Friedlander, Juif né à Prague en 1932, et dont l'enfance française fut protégée en zone sud (la zone Pétain !) de 1940 à 1944, à Nérès-les-Bains et à Montluçon, aurait refusé de fusiller Brasillach, contrairement à Pascal Ory et Emmanuel de Waresquiel (1). Il ajoute même : « Personnellement, je n'aurais pas voté sa mort. J'ai aimé *Notre Avant-Guerre*, son récit de jeunesse. Il y évoque ce "matin profond" qui définit un sentiment de nostalgie lié aux premières années de la vie. Une expression que je fais mienne... »

L'hommage est inattendu venant d'un homme dont l'œuvre, dirigée contre Pie XII notamment, n'est pas d'une impartialité ni d'une sérénité remarquables. Notre confrère P.F. Paoli, qui a recueilli le propos dans *Le Figaro* du 22 septembre, trouve que « la politique de Pie XII fut trop prudente à l'égard de Hitler ». Sans doute préfère-t-il celle des évêques néerlandais, dont la déclaration de juillet 1942 déclencha une persécution et déportation massives de juifs. Il est vrai qu'il est Corse, lui...

François Lecomte

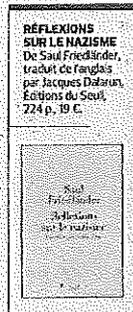
(1) Deux petits historiens français qui se donnent ainsi un brevet de résistance, légèrement anachronique puisqu'ils sont nés après 1940.

(*"Présent"*, 8 octobre 2016, p.5)

Cf en page suivante, l'article paru dans le *Figaro littéraire* du 22 septembre 2016 :

« Personnellement, je n'aurais pas voté la mort de Brasillach. »

« Personnellement, je n'aurais pas voté la mort de Brasillach »



Dans *Réflexions sur le nazisme*, Friedländer évoque à travers un entretien les débats qui continuent d'agiter le milieu des historiens sur le national-socialisme.

LE FIGARO. Pourquoi ce nouveau livre sur le nazisme ?
Saul FRIEDLÄNDER. Ce livre est dû à l'initiative du journaliste Stéphane Bou. Il avait trouvé intéressant un de mes livres paru en 1982, *Reflets du nazisme*. Il m'a proposé un entretien du même genre que celui qu'il avait réalisé avec la philosophe Elisabeth de Fontenay. J'ai écrit alors cette nouvelle autobiographie qui devait faire partie du même livre. Et puis j'ai décidé de les dissocier.

Vous écrivez que « sans Hitler, il n'y aurait pas eu de solution finale et la machine génocidaire se serait défilée d'elle-même ». Cette vision n'atténue-t-elle pas la responsabilité du peuple allemand ?

Elle ne l'atténue pas du tout. La masse de la population était au fait de l'extermination même si elle n'appréhendait pas, toujours les détails et les circonstances. Il y avait 3 millions de soldats allemands qui combattaient sur le front de l'Est où l'on tuait surtout avec des mitrailleuses. Lesquelles étaient plus efficaces que les chambres à gaz. À Riga, ce sont 17000 personnes qui furent tuées en une journée ! La Shoah ne se réduit pas à Auschwitz ou aux chambres à gaz, contrairement à ce que peut laisser entendre le beau film de Claude Lanzmann. C'est l'ensemble des turqueries qui se sont produites dans toute l'Europe, à commencer par l'Europe de l'Est, où deux millions de Juifs seront tués en dehors d'Auschwitz.

Vous insistez sur le fait que l'antisémitisme est au fondement du nazisme alors que ce n'est pas le cas du fascisme.

Oui. Et c'est pourquoi les études comparatives d'Ernst Nolte sur le nazisme, le fascisme et l'Action française sont intéressantes mais faussées car il faut distinguer ces phénomènes. La première phrase polémique de Hitler est une lettre de 1919 adressée à un habitant de la ville d'Ulm qui lui demandait comment résoudre la question juive. Hitler écrit : « On la résoudra rationnellement et pas avec des pogroms ». La dernière phrase qu'il écrit dans son testament politique avant de se suicider est celle-ci : « Continuez la lutte contre la peste internationale que sont les Juifs ». De la première phrase à la dernière, il n'a jamais dévié de son objectif.

Certains critiquent ce qu'ils appellent « la religion de la Shoah ». Où vous situez-vous dans ce débat ?
 Il faut dépasser ce culte sans oublier son objet. Il est malgré tout difficile à un peuple qui a perdu

près de 6 millions de ses membres de renoncer aux rites commémoratifs. Aux États-Unis, par exemple, les fils américains qui se sentent de moins en moins Israéliens se sentent de plus en plus concernés par la Shoah. C'est un culte auquel je n'adhère pas, notamment parce qu'il peut être manipulé par l'extrême droite israélienne.

Dans vos deux livres, vous évoquez la figure de Hanna Arendt de manière critique. Pourquoi ?
 J'ai lu avec admiration *Les Origines du totalitarisme*. J'ai trouvé cela très intéressant même si c'est parfois peu crédible sur le plan historique. Jünger disait du livre d'Oswald Spengler *Le Déclin de l'Occident* que ce sont ses erreurs qui le rendent intéressant. Je dirais la même chose du livre d'Arendt. Par contre, je n'ai pas aimé son livre *Éichmann à Jérusalem*. J'ai été choqué par la manière sarcastique dont elle juchait des Conseils juifs, qu'elle accuse

d'avoir coopéré avec les nazis. On sent qu'elle méprisait les Juifs alors même qu'elle n'a jamais caché ses origines. En outre, c'est elle qui a lancé Hildegger aux États-Unis après la guerre. Cela ne me la rend pas très sympathique.

Vous avez lu Céline, Drieu et Brasillach. Vous est-il arrivé de vous mettre à la place de ces écrivains ?

C'est une question vertigineuse que je me suis posée. J'évoque d'ailleurs George Steiner et ses relations avec Rebatet. Personnellement, je n'aurais pas voté la mort de Brasillach, dont j'ai aimé le récit de jeunesse *Notre avant-guerre*. Dans ce livre, il évoque ce « mathi profond » qui définit un sentiment de nostalgie lié aux premières années de la vie. Une expression que je fais mienne et que je cite à la fin de mon livre *Du même le souvenir*.

PROPOS RECUEILLIS PAR P.F.P.

Correspondances inédites

Bernanos, Brasillach, l'histoire, la société...

LES CATALOGUES d'autographes ont encore le coup, malgré la concurrence des sites de vente sur la Toile. Et qui réservent de bonnes surprises. Je ne sais pas si les lettres que je vais citer sont toutes inédites. En tout cas, je ne les connaissais pas. D'abord de Bernanos, dont *Présent* porte une citation en exergue, voici un mot de l'été 1930, d'un homme qui a manifestement lu les *Scènes de la Vie future* de Georges Duhamel (comme Hergé, il en a retenu les abattoirs de Chicago) : « Mon bon vieux [Jean Tenant], Evidemment je suis bien capable de laisser mes amis sans nouvelles un temps presque indéfini, mais j'ai tout de même un petit livre où je note leurs adresses. Leurs noms y sont soulignés d'un trait d'encre rouge, afin qu'on puisse du moins leur annoncer ma disparition de cette planète, que je ne souhaite pas trop éloignée, du moins si je devais vivre pour voir mon fils contremaître aux abattoirs de Chicago (USA) et ma fille manutentionnaire aux Usines de Detroit (USA). (...) Exténué par un cruel hiver – deuil, maladies, crises aiguës d'impécuniosité, déceptions et trahisons d'amitié, rien ne m'a été épargné. Sans parler du trantran des scandales publics et du vomissement de l'Histoire qui n'en finit pas de dégueuler partout. » Quand Bernanos était au Brésil, le journaliste Noël Bayon (1910- 1977) signait N.-B. de La Mort dans *La Gerbe* d'Alphonse de Châteaubriant ; sa femme et lui reçurent une des dernières lettres de **Robert Brasillach** (né en 1909) : « 29 janvier 1945, Cher Noël B., chère Yvonne, Je ne veux pas vous laisser sans vous dire tout ce que votre amitié de ces derniers mois m'a apporté de chaleur et de réconfort. Elle a été affectueuse, elle a été active et ingénieuse aussi. Il n'est pas vrai que tout cela ne serve à rien, malgré l'apparence. Outre que cela a embelli mes semaines de prison, il reste l'avenir inconnaissable, auquel je crois. Je vous souhaite d'atteindre sans malheur un temps plus paisible et plus propice à l'affection. Je vous embrasse bien affectueusement » [autographe vendu à Lyon en 2016]. Où il est question de **François Brigneau** Trois mois plus tôt environ, **Brasillach** avait en effet reçu la première lettre de Noël Bayon, adressée à Fresnes. Très remonté, il y répondit le 14 (?) novembre 1944 : « Les signes du destin sont toujours agréables dans cette situation, et les murs blancs et moisis des cellules ont besoin d'être un peu animés par les visages qu'on y projette. (...) C'est Henri [Poulain] qui m'a appris que mon procès devait avoir lieu vers le 25. (...) J'attends avec impatience le moment de comparaître devant des juges à qui je dénie tout droit à me juger, et d'ailleurs à juger qui que ce soit, fût-ce la plus simple vierge. Ces gens sont déshonorés à tout jamais. J'aime mieux les jurés, pauvres bougres communistes honnêtement persuadés que j'ai fait brûler leur maison et torturer les leurs. Mais je ne les aime mieux que sous le rapport de la moralité. Car je n'aime pas beaucoup non plus les sectaires et les abrutis. Alors me voilà bien loti. Il ne me restera plus comme ressource que de regarder avec quelque dignité cet amas d'immondices variées qu'on appelle la Société. Je vous assure très sincèrement que je trouve cela pittoresque et, par certains côtés, très amusant. C'est dommage qu'il faille y joindre tant d'aspects tragiques. Georges Suarez est devenu le pendant du François Suleau de la Révolution (l'autre, la grande Putain) : ce n'était

peut-être pas un destin à sa mesure, mais la mort est un vêtement de confection qui va bien à tout le monde, et voilà Suarez devenu un martyr, et je l'accepte bien comme tel, avec toute la pureté et tout l'honneur qu'il a maintenant trouvés dans cette mort abominable. » On sait que Suleau, journaliste contre-révolutionnaire souvent donné en exemple par Madiran, fut lynché aux Tuileries le 10 août 1792, le jour de l'arrestation de Louis XVI ; et que Georges Suarez (né en 1890) fut un journaliste prolifique, de l'Agence Havas à *Gringoire* et à *Aujourd'hui* qu'il dirigea sous l'Occupation, auteur aussi de livres consacrés à Aristide Briand et à Clemenceau, et d'un Pétain réédité récemment par Déterna. Il avait été exécuté, le 9 novembre à l'aube. La lettre de **Robert Brasillach** continue en parlant de Well (Well Allot, notre François Brigneau, né en 1919), incarcéré à Fresnes lui aussi, inculpé pour adhésion tardive à la Milice et qui bénéficiera en 1945 d'un non lieu. **Brasillach** a connu Well rue Mouffetard à la fin de l'Occupation et il avait publié quelques-uns de ses articles (voir l'indispensable François Brigneau d'Anne Le Pape, éd. Pardès, 12 euros). Well est l'un des principaux soutiens de **Brasillach** à Fresnes et vient de lui faire passer une lettre d'Henri Poulain : « Il m'a aussi donné des poèmes de lui, qui sont fort beaux. Il paraît qu'il va y avoir des éditions clandestines, ou semi-clandestines, quelque part à Paris. Ou des éditions publiques, mais avec beaucoup de pseudonymes. (...) Je choisis comme pseudonyme Chénier. (...) L'amitié vaincra. Vive le drapeau noir ! » Yourcenar, Gaxotte, Herriot... Auprès de cette lettre cotée 1'000 euros (le double de celle de Bernanos), les autres pâlisent. Mais rien de tel que ces correspondances pour révéler un aspect inconnu de tel ou tel personnage. Savait-on par exemple que Marguerite Yourcenar (1903-1987) préférait de beaucoup la « dictature » de Salazar et Caetano à la « Révolution des Ceillets » ? Elle écrit à ce propos à une amie le 12 janvier 1976 : « Le passé laissait à redire, mais les dangers présents – dans toutes les directions – me paraissent plus violents et plus insidieux encore » (400 euros). Quant à ceux qui désespéraient de saisir le moteur secret de Pierre Gaxotte (1895-1982), la raison d'être qui animait cet homme de droite quasi-voltairien, voici peut-être une réponse, dans l'autographe non pas d'une lettre, mais d'une conférence sur Louis XIV faite à Montréal peu après 1944 : « Si quelqu'un me demande "qu'avons-nous donc, nous hommes et femmes du XXe siècle, à apprendre de ce roi en perruque ?", je répondrai simplement : une méthode d'action, une règle de vie, une méthode qui conduit au succès, une règle de vie qui conduit au bonheur, par la satisfaction du travail bien fait » (15 pages, ratures et corrections, 450 euros). Terminons sur une note plus légère, un de ces textes que bâclait Edouard Herriot (1872-1957) pour toutes sortes de discours et articles (en l'occurrence pour Je Sais tout, en 1919). Il fait l'éloge d'un mécène égyptien qui veut créer une bourse, mais très sélective, pour un orphelin de guerre. Et de gloser : « Il veut lutter contre cette doctrine du nivellement par en bas qui nous envahissait avant la guerre. Avons-nous assez souffert de cette fausse conception de la démocratie ? Dans les collèges, dans les écoles, on supprimait les cérémonies comme la distribution des prix ou des épreuves comme le concours général afin de ne pas contrister les cancre et leurs honorables familles. Les professeurs étaient invités à faire leur classe pour les plus faibles, ce qui avait pour conséquence de sacrifier les meilleurs » (12 pages, ratures, corrections, additions, 600 euros). Imagine-t-on aujourd'hui un député républicain parlant d'élèves « faibles », et ironisant sur les « honorables familles » de MM. les cancre ?

François Lecomte

Présent, supplément littéraire, samedi 7 janvier 2016

• Les Autographes, Thierry Bodin, 45 rue Abbé-Grégoire, Paris VIe, tél. 01 45 48 25 31 ; catalogue n° 145, Noël 2016.

EN BREF

"L'Obsessions gaulliste"

D'après Robert Spieler (*Rivarol*, n°3258, 17 novembre 2016, p.3), Éric Brunet, dans *L'Obsession gaulliste* (Albin Michel) s'en prend à « ces intellectuels, de Zemmour à Finkielkraut ou Michel Onfray, qui se pâment d'admiration devant celui qui a bradé l'Algérie et fait fusiller **Brasillach** ou Bastien-Thiry. Pour Brunet, De Gaulle est devenu le Petit Père du peuple français, référence évidemment à Staline, le Petit Père du peuple. »

Notice « Brasillach » du Dictionnaire de la Collaboration

Notice « Brasillach » du *Dictionnaire de la Collaboration. Collaborations, compromissions, contradictions*, de François Broche, Paris, Éditions Belin, octobre 2014, p.171-173.

Brasillach, Robert (1909-1945)

Un écrivain fasciné par « le fascisme immense et rouge »

Normalien (1928), il publie son premier livre à l'âge de 22 ans (*Présence de Virgile*, 1931) et devient critique littéraire à *L'Action française*, dont il partage la germanophobie³ et l'aversion pour Hitler. À partir de juin 1936, il est également critique à *Je suis partout*⁴ (*JSP*), dont il devient le rédacteur en chef (juin 1937). Dans *Noire avant-guerre* (1941), il fait revivre le bouillonnement littéraire, artistique et politique du Paris de sa jeunesse, restituant l'atmosphère d'une époque non dénuée d'insouciance, malgré les orages qui s'annoncent. Attiré par « le fascisme immense et rouge », dans lequel il voit « la poésie même du xx^e siècle », il se rallie à la collaboration avec l'occupant, après un séjour dans un camp de prisonniers (juin 1940-avril 1941) et sa rupture avec Charles Maurras⁵.

Redevenu rédacteur en chef de *JSP*, il y donne libre cours à son admiration pour l'Allemagne nazie et à sa haine des Juifs, dont il recommande de « se séparer en bloc et ne pas garder les petits » (*JSP*, 25 septembre 1942), et de la République, qui lui inspire, entre autres, cette violente diatribe : « En finira-t-on avec les relets de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur

« Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux »

171

son trottoir. Elle est toujours là, la mal blanche, elle est toujours là, la craquelée, la lézardée, sur le pas de sa porte, entourée de ses michés et de ses petits jeunots, aussi acharnés que les vieux. Elle les a tant servis, elle leur a tant rapporté de billets dans ses jaretelles ; comment auraient-ils le cœur de l'abandonner, malgré les bleunorrvacies et les

CHARLES LAFONT EN SON PORTRAIT JUSQU'À 100% (1907 / février 1944).

« **Liaison avec le génie allemand** » Mais, alors que régime mussolinien s'écroule et que la victoire de l'Allemagne commence à devenir problématique, une crise éclate au sein de *JSP* entre les ultras de la collaboration et ceux qui, comme Brasillach, se veulent « français plus que nationaux-socialistes ». La crise se double d'un conflit personnel entre Brasillach et Charles Lesca⁶, principal actionnaire du journal. Brasillach quitte *JSP* (août 1943) et rejoint Pierre Drieu la Rochelle⁷ à *Révolution nationale*⁸, sans renoncer pour autant à sa « liaison avec le génie allemand » : « Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux », écrit-il (*Révolution nationale*, 19 février 1944).

« **La grâce refusée** » À la Libération, refusant de quitter la France, il se constitue prisonnier (14 septembre 1944) et est condamné à mort par la Haute Cour de justice (19 janvier 1945). Un procès expéditif ne suffit pas à faire oublier la gravité des accusations formulées contre lui. S'il ne s'agit certes pas de « faits » à proprement parler (encore qu'il n'ait pas hésité à recourir à la délation⁹ contre des Juifs persécutés), les écrits qui lui sont reprochés ont, comme le souligne le général de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*, « servi directement et passionnément l'ennemi ». Ainsi, en réclamant avec insistance dans *Je suis partout* « le poteau » pour Georges Mandel, il a une part de responsabilité dans l'exécution de l'ancien ministre de l'Intérieur. L'éloquence de son avocat, Jacques Isnori¹⁰, et la pétition en sa faveur de 55 écrivains et personnalités du monde intellectuel et artistique (parmi lesquelles Paul Valéry, François Mauriac, Paul Claudel, Georges Duhamel, Jean Paulhan, Patrice de La Tour du Pin, Jacques Copreau, Jacques Rueff, Jean Cocteau¹¹, Jean Louis Barault, Albert Camus, Marcel Aymé¹², Colette¹³, Gustave Cohen, Charles Dullin) ne convainquent pas le général de Gaulle de le gracier. Il est exécuté au fort de Montrouge le 6 février 1945. Son beau-frère, Maurice Bardèche¹⁴, a dirigé l'édition de ses *Œuvres complètes* en douze tomes (1963-1966).

172

DIOL, MINE BRASILLACH, ROBERT BRASILLACH, EN ENTREE UN INSTANT DE BONHEUR, Robert Laffont, coll. « Biographies sans masque », 1987 • Pierre SIKRIOT (dir.), *Les Cahiers du Rocher*, n° 2, « Robert Brasillach et la génération perdue », Éd. du Rocher, 1987 • Pascal LOUVRIER, *Brasillach, l'illusion fasciste*, Perrin, 1989 • Pierre FÉLISSEIER, *Robert Brasillach... le maudit*, Denoël, 1989 • Michel LAVALL, *Brasillach ou la trahison du clerc*, Hachette, 1992 • Michel WINDOCK, « Fallait-il fusiller Brasillach ? », *L'Histoire*, n° 179, novembre 1994 • Alice KAPLAN, *Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach*, Gallimard, 2001 • Philippe D'HUGUES, *Brasillach*, Éd. Pardes, coll. « Qui suis-je ? », 2005 • Brasillach et l'Allemagne », *La Nouvelle Revue d'histoire*, n° 50, septembre-octobre 2010 • Jean-Luc BARRÉ, « Robert Brasillach », in Claire AUBRIEU, Philippe BEAUX, Guillaume PIRETTY (dir.), *Dictionnaire de Gaulle*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2006 • Philippe BILGER, *Vingt minutes pour la mort, Brasillach : le procès expéditif*, Éd. du Rocher, 2011.

(133)

EN BREF

"de belles éditions anciennes"

« Le magot permet aussi à Buisson de payer ses allers-retours dans sa maison vendéenne ou de s'offrir de belles éditions anciennes des œuvres de Pasolini, Anouilh ou encore de Robert Brasillach » (« Comment Buisson a pillé l'Élysée », *L'Obs*, n°2655, 24 septembre 2015, p.67).

MESSE : Robert Brasillach 6 février 1945- 6 février 2017

La messe en mémoire de Robert Brasillach, Maurice et Suzanne Bardèche sera célébrée le lundi 6 février à 10h à la Paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas.
Nous nous retrouverons ensuite au cimetière St Germain de Charonne

Joffrin simple détective :
"Fallait-il fusiller l'écrivain
Brasillach ?"

Compte rendu, paru dans
Télérama (n°2936, 19 avril 2006,
p.92), d'une émission passée sur
France 5 le dimanche 23 avril
2006 et disponible sur
Dailymotion :

17.00 FRANCE 5 MAGAZINE (Dim 23/IV/2006) - TRA n°2936

Les détectives de l'histoire

Epuration : Fallait-il fusiller l'écrivain Brasillach ?

TT Présentation : Laurent Joffrin (France, 2006). 52 mn. Inédit.

Robert Brasillach, c'est l'icône sanglante des années noires, cet écrivain fasciste et fier de l'être, muse délatrice de tous ceux qui ne furent pas pour l'Allemagne nazie. Rédacteur en chef du journal collaborationniste *Je suis partout*, il a été jugé le 19 janvier 1945 pour « intelligence avec l'ennemi », déclaré coupable six heures plus tard et fusillé le 6 février suivant. Un exécuté parmi d'autres de la période de l'épuration ? Pas tout à fait. Brasillach est le symbole d'une dérive politique qui a commencé dans les années 30 et s'est tragiquement terminée à la Libération. Normalien, intellectuel proche de Charles Maurras, écrivain, Brasillach a rapidement choisi son camp. Ses appels véhéments et haineux à la collaboration s'inscrivent dans la suite logique d'un choix politique.

L'émission de ce soir tente de reconstituer cet itinéraire en produisant les pièces du dossier à charge comme des éléments de plaidoirie. Avec l'aide de l'historien Jean-Pierre Azéma, l'équipe réunie autour de Laurent Joffrin mène une enquête rétrospective et aligne les problématiques : fallait-il le fusiller même coupable ? Pourquoi de Gaulle a-t-il refusé sa grâce contre l'avis de plusieurs écrivains résistants ? Aurait-il bénéficié d'une grâce si son procès s'était déroulé plus tard ? Quelle responsabilité doit-on assigner à l'intellectuel ? Réhabilité par la droite française au seuil des années 50, Brasillach a sans doute payé pour beaucoup d'autres. Mais la thèse selon laquelle l'écrivain ne fait finalement qu'exprimer une opinion a été réfutée par les faits. Ce romancier qu'on disait « sensible » le fut moins dans son antisémitisme et sa haine politique. Son style tant vanté fut aussi des plus précis, notamment quand il encourageait à la déportation des juifs « en bloc » sans « garder de petits ».

Gilles Heuré



Brasillach, écrivain à la plume acérée, surtout pour encourager l'antisémitisme.

La plume et la faux

Des écrivains face à la mort

TROIS MOTS : *Fins de partie*, sur fond de peinture de « vanité » : un linge blanc, une main tenant une plume et des ouvrages sur lesquels est posé un crâne. Avec ce titre à la Beckett accompagnant une image digne du XVII^e, le ton est donné. Emmanuel de Waresquiel se rit de la chronologie, il choisit d'évoquer à son gré des écrivains, devenus des intimes tant ils ont été lus, sous l'angle de leur rapport avec l'idée de la mort.

Nul ne sait comment il réagira face à la grande faulx. Des soldats qui l'ont affronté courageusement au combat tremblent quand elle se présente au chevet de leur lit, dans leur vieillesse. On dit que Bousquet, auteur de tant d'admirables méditations et d'oraisons funèbres, s'est montré terrorisé au moment de franchir le pas.

Certains des écrivains rappelés dans ce livre se donneront la mort : Jacques Rigaud et Jacques Vaché, appartenant tous deux à cette génération qui a connu pour l'avoir vécue la Guerre de 14 et qui en reste hantée. Vaché se suicidera très tôt après la guerre. Rigaud quelques années plus tard, personnage du *Feu follet* de Drieu, qui lui-même se tuera en avalant du gardénol mais n'apparaît pas en tant que tel dans le panthéon d'Emmanuel de Waresquiel. D'autres suicidés y figurent, tels Stefan Zweig ou Gérard de Nerval. Mourant de leur belle mort, ne restent que Léautaud (à qui sont sans doute consacrées les pages les plus fines), Julien Gracq, sur lequel on apprend des anecdotes peu connues, Benjamin Constant et le prince de Ligne.



Parmi les écrivains cités, peu de croyants : Nerval est le seul qui attende « la vie future », même si l'œuvre de Benjamin Constant le murmure d'une tout entière, selon Waresquiel, un « Je veux croire ! ». Le prince de Ligne se confessa sur son lit de mort (pourquoi douter de sa sincérité ?) C'est lui dont la figure clôt l'ouvrage, et c'est peut-être celui que Waresquiel peint avec le plus de justesse, de son style alerte et précis, lui ce prince du XVIII^e qui apparaît avec la légèreté et la courtoisie de ceux que l'inquiétude ne semble pas atteindre (« Peut-être l'ai-je aimé autrefois parce que j'étais comme lui », confesse l'auteur).

Robert Brasillach

Une ombre toutefois dans ce livre passionnant, et de taille pour maints lecteurs de *Présent*. Jus-

qu'ici, j'ai omis de citer l'un des écrivains dont Emmanuel de Waresquiel s'est plu à évoquer le destin et la mort, et il s'agit de Robert Brasillach. Son ton change alors radicalement. À côté de beaux passages, qui donnent une vision certes personnelle – mais n'est-ce pas le but du livre ? – apparaissent des jugements hâtifs et malencontreux. Brasillach se serait révélé incapable de regarder la mort en face (alors qu'il s'agit précisément du titre de l'un de ses derniers écrits) et, bien sûr, il a commis des textes que « cela dégoûte de citer » ! Pourquoi choisir malgré tout de parler de lui, dans ce cas ? Pourquoi aborder le sujet de « l'infamie de sa vie et de sa mort » et faire allusion à cet écrivain qui donnait des papiers dans ce « torchon sortide » qu'était *le suis partout* ? Est-ce là un vocabulaire d'historien ? On peut écrire « brûlot extrémiste », mais « torchon sortide » prouve que l'on cherche les termes les plus chargés de mépris. Pour avoir le droit de parler de Brasillach sans danger et d'avouer que l'on peut être ému par ses *Poèmes de l'Enfer* ?

On reste confondu devant l'analyse de la « personnalité » de Brasillach, digne d'une psychanalyse de bas étage et établie sur une idée de départ fautive : il aimait passionnément sa mère, il n'a donc pu être qu'un homosexuel honteux. Philippe d'Hugues, dans un des bulletins de l'association des amis de Robert Brasillach (n° 136, automne-hiver 2015), donne l'origine de ce bruit : c'est Etienne, ancien condisciple de Brasillach, qui l'a lancé. Alice Kaplan l'a repris

en 2001 dans son livre réquisitoire. Mais Brasillach aimait les femmes, on lui connaît plusieurs liaisons, on sait même le nom de cette amie chez laquelle il s'est réfugié durant l'été 1944 : Marguerite Cravoisier. En revanche, précise Philippe d'Hugues, « nul n'a jamais fait état d'aucune amitié particulière connue. (...) on peut considérer le débat comme clos ».

Emmanuel de Waresquiel salue chez Léautaud la faculté de ressentir de la sympathie « pour ceux à qui on jette l'opprobre parce que leur vie a été infamante » ; si tel est son avis sur celle de Brasillach,

n'aurait-il pu adopter l'attitude de Léautaud en pareil cas ? Quant à nous, nous garderons le témoignage de ceux qui ont vu Brasillach, en prison, vivre ses derniers jours : Béraud, Benoist-Méchin, Brigneau (« Il a un regard lumineux, attendri, d'une humanité qui n'est plus seulement humaine » François Brigneau, *A l'heure au temps de Robert Brasillach*.)

ANNE LE PAPE
anne-le-pape@present.fr

● Emmanuel de Waresquiel, *Fins de partie*, CNRS éditions, 334 pages, 10 euros.

LE BULLETIN CÉLINIEN

Préface par Emmanuel de Waresquiel à Louis-Ferdinand Céline



Vilain

Pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Céline (un 27 mai), Marc Laudelout a « exécuté » un vilain sur le site bulletincelien.com, texte que nous reproduisons avec sa permission.

Bien entendu, dans ses interviews, le docteur ès lettres qu'est Philippe Vilain se défend de mésestimer Céline : « Je lui reconnais une qualité poétique et littéraire. Le problème n'est pas tant Céline que ses suiveurs qui ont instauré l'idée que l'écriture oralisante était facile » (1). Hormis le fait – vieille antienne – qu'il rend l'écrivain responsable de ses médiocres épigones, ce Vilain n'est pas franc du collier ; toute une section de son livre (« De la grande musique proustienne à la petite musique celineuse ») s'inspire de condescendance, voire de mépris, à l'égard de Céline. Jugez-en par les termes auxquels il a recours pour qualifier son œuvre : « stagnation morbide dans l'abject », « décadent voyage au bout de la nuit littéraire », « simple trouvaille scripturale », « poétique esthétiquement stérile et vide », etc. Comme certains de ses confrères obtus, il voit dans Céline un auteur populiste, « singulier méprisant de populace », dont le labeur est « vraisemblablement très exagéré » [sic]. Surtout, Vilain ne discerne pas la profondeur de l'œuvre sous ses dehors trompeurs. Il se laisse enfin abuser par les facilités apparentes d'une esthé-

Sur des mots régionaux dans les *Souvenirs* de Maurice Bardèche

Les *Souvenirs* que Maurice Bardèche, né en 1907 à Dun-sur-Auron (Cher) et mort en 1998 à Canet-en-Roussillon (Pyrénées-Orientales), a publiés en 1993 chez Buchet/Chastel nous intéressent à plus d'un titre. Naturellement ceux qui travaillent sur l'histoire du 20^e siècle se réjouiront d'y trouver des pistes non négligeables pour leurs recherches. Il y aura aussi des lecteurs enchantés d'y voir une silhouette fugace mais impressionnante¹ d'Hélène Zourabichvili (avant de devenir Hélène Carrère d'Encausse). Même les lexicographes peuvent y trouver leur bien. Dans le présent article, je vais parler de quatre mots régionaux qui apparaissent dans l'ouvrage.

D'abord, on a un mot régional de grande extension, qui montre comment l'auteur était attentif à parler local de son pays natal. Il s'agit du substantif féminin *biaude*, qui signifie « blouse bouffante de paysan² ». Voici le passage qui le contient ; Maurice Bardèche vient d'entrer au lycée Louis-le-Grand après être passé par le lycée de Bourges :

Je portais, comme au temps où j'étais pensionnaire [au lycée de Bourges], la « biaude » des paysans du Berry, une blouse bouffante qui accoutrait les marchands de bœufs dans les foires. (p. 30)

Certes, le mot est absent de la *Base historique du vocabulaire français*³. En revanche, le *Trésor de la langue française* de Paul Imbs⁴, s.v. *biaude* qualifie le mot de régional, mais il ne dit pas de quelles régions il s'agit. Pour savoir quelle est son aire de diffusion, il faut consulter le *Dictionnaire des régionalismes de France* de Pierre Rézeau⁵, s.v. *blaude* (p. 118b-121a)⁶. Le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg⁷ nous est également utile, car dans son article *blouse* d'origine inconnue (t. 21, p. 517a) il cite, comme variante de *blaude*, notre *biaude* avec des attestations dialectales modernes : haut-manceau, poitevin, saintongeais, orléanais, berrichon, bourguignon. Il n'est donc pas étonnant que le Dunois Maurice Bardèche s'en serve dans l'évocation de son habillement traditionnel.

Trois autres mots qu'on peut relever concernent non pas Dun-sur-Auron qui a vu la naissance de l'écrivain, mais Canet-en-Roussillon où avec sa femme Suzanne et son beau-frère Robert Brasillach il passait souvent ses vacances. Il y a fait de nombreux séjours jusqu'à son décès survenu à ce village près de Perpignan.

On a d'abord le substantif féminin *comporte*, qui signifie « cuve de bois cerclée de fer servant au transport des raisins au moment des vendanges ». Il apparaît dans la description des maisons de Canet qui, lors de son premier séjour, ont étonné l'auteur habitué à l'habitation berrichonne. Voici le passage :

Le rez-de-chaussée était généralement occupé par une grange qui contenait tout ce qui est nécessaire à un vigneron, pour la fermentation du raisin, des comportes pour transporter la vendange, une carriole et un cheval pour le charroi de la récolte, enfin, des fagots de sarments. (p. 44)

Le mot est absent de la BHVF et du DRE, mais il est enregistré dans le TLF, s.v. *comporte*. Celui-ci considère que le mot appartient au vocabulaire agricole et indique que cette cuve est utilisée « dans certaines régions principalement dans le Midi⁸ ». Le caractère régional du terme, qui n'est pas souligné explicitement dans le TLF, est signalé par le FEW, t. 2, p. 987a, s.v. *comportare*. D'après Wartburg, c'est un mot emprunté à la langue d'oc occidentale et il est employé dans le sud ; si les dictionnaires du français l'ont accueilli, c'est parce que l'article *ournesol* de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (t. 16, p. 482a⁹) l'a cité comme une des deux appellations de la cuve employée au Grand-Gallargues (actuel Gallargues-le-Montueux [Gard]).

Deux autres mots régionaux se trouvent dans un épisode de mœurs rurales que la grand-mère de Suzanne et Robert Brasillach a raconté à l'auteur. Il s'agit de la scène qui suit l'arrivée d'un colporteur de la société *Au Planteur de Caïffa* :

Les filles s'achetaient des bas, des rubans, des peignes, les garçons des bretelles qu'ensuite ils arboraient. Puis, après cette débauche, chacun rentrait chez soi et mangeait de fortes ouillades et de bonnes soupes au thym, et, les jours de fête, d'énormes fritures d'escargots qu'ils appellent « cargolades » pour lesquelles on invitait les voisins. (p. 46).

Dans ce passage, d'abord le substantif féminin *cargolade*, mis entre guillemets, mérite d'attirer notre attention. Il signifie « mets fait d'escargots grillés en plein air sur de la braise, traditionnellement accompagnés de tartines d'aïoli ». Il est mal représenté dans

la lexicographie générale, car il est absent du TLF, de la BHVF de du FEW, t. 2, p. 1005a, s.v. *conchylitum*. Il faut se reporter au DRF, p. 216a-b, s.v. *cargolade* pour savoir que le mot est particulier au Roussillon, qu'il est emprunté au catalan roussillonnais *cargolada* et qu'il est attesté depuis 1900¹⁰. La documentation du DRF provient de l'ouvrage de Manfred Höfler et de Pierre Rézeau, *Variétés géographiques du français. L'Art culinaire*¹¹, tout en proposant une distinction sémantique supplémentaire.

Le livre des deux lexicographes nous permet de comprendre l'autre mot intéressant qui se trouve dans la citation des *Souvenirs*. Il s'agit du substantif féminin *ouillade*, qui signifie « soupe aux choux, au lard et aux légumes ». Il est ignoré par le TLF, la BHVF, le DRF et le FEW 7, 350b, s.v. *olla*, mais il est enregistré dans les *Variétés géographiques du français. L'Art culinaire*, p. 145-146, s.v. *ouillade*. On y apprend que c'est un mot particulier au Roussillon, qu'il est emprunté au catalan roussillonnais *ollada* et que sa première attestation date de 1900¹². Ainsi, quoique Maurice Bardèche ne l'ait pas mis en évidence typographiquement, nous avons là un autre mot régional de faible extension.

Sur ces quatre mots régionaux, son ouvrage ne nous fournit certes pas d'attestations charnières, mais comme jusqu'ici il ne semble pas avoir intéressé les lexicographes, il ne sera pas superflu qu'ils le lisent ou relisent avec un peu d'attention.

Takeshi Matsumura

¹ Voir la page 250 : « De ces nouveaux venus, la plus attachante, la plus inattendue était une jeune Géorgienne qui nous montra tant d'affection qu'elle nous fut aussi chère, à Suzanne et à moi, que si elle était l'un de nos enfants. » Ce passage a été relevé par Angelo Rinaldi dans *L'Express*, le 11 mars 1993 ; je remercie Susumu Kudo d'avoir attiré mon attention sur cet article.

² « Blouse à manches de grosse toile bleue ou blanche ouverte par le haut pour passer la tête » selon la définition de Jaubert, *Glossaire du centre de la France*, 2^e édition, Paris, 1864, p. 80a, s.v. *biaude*.

³ Consultable sur son site internet : <http://www.cnrtl.fr/definition/bhvf/>. Je désigne cette base de données par BHVF.

⁴ Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. Je désigne ce dictionnaire par TLF.

⁵ Bruxelles, Duculot, 2001. Je désigne ce dictionnaire par DRF.

⁶ En confondant *blaude* et *biaude*, il indique que le mot est employé dans les localités suivantes : Seine-Maritime, Orne, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Indre (est), Cher, Allier, Nièvre, Côte-d'Or, Lorraine, Franche-Comté, Ain, Rhône, Drôme, Provence, Gard, Aveyron, Ardèche, Puy-de-Dôme, Creuse, Dordogne.

⁷ Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. Je désigne ce dictionnaire par FEW.

⁸ Parmi ses trois citations, la première est tirée de Georges d'Esparbès (né à Valence d'Agen [Tarn-et-Garonne]), *La Légende de l'outil* et la deuxième, d'Édouard Éstaunié, *La Vie secrète* (l'action du roman se déroule dans la plaine de Revel [Haute-Garonne]). Le troisième provient de Raymond Brunet, *Le Matériel viticole*.

⁹ Voici le passage qui contient le mot : « Le suc exprimé est porté dans une espèce de petite cuve de bois, que nous appelons dans ce pays [à Gallargues] *semâou* ou *comporte*. » (c'est l'auteur qui souligne). Quant au mot *semâou*, voir le FEW, t. 11, p. 64b, s.v. *sagma*.

¹⁰ *Le Progrès culinaire*, le 16 novembre 1900, p1-2.

¹¹ Paris, Klincksieck, 1997, p. 54-55, s.v. *cargolade*.

¹² *L'Art culinaire*, t. 18, 1900, p. 46.

Takeshi Matsumura. Sur des mots régionaux dans les Souvenirs de Maurice Bardèche. FRACAS, Groupe de recherche sur la langue et la littérature française du centre et d'ailleurs (Tokyo), 2016, 49, pp.1-3. <halshs-01424926>

FRACAS, n° 49, 28 décembre 2016.
Contact : revuefracas2014@gmail.com

Auteurs :

Bardini (Roberto) : 13-15
 Brasillach (Robert) (poème ;
 entretien, 1938) : 9, 11
 Broche (François) : 35
 Brunet (Éric) : 16
 Delorme (Marie-Laure) : 24
 Dexter (Giselle) : 13-15

Dupont (Jean) : 17
 Friedlander (Saül) (entretien) :
 33
 Heuré (Gilles) : 36
 J.A. : 11
 Junod (Philippe) : 2
 Kessler (Nicolas) (entretien) :

26-29
 Laloux (Joël) : 3-6
 Laudelout (Marc) : 17
 Lecomte (François) : 32, 33-34
 Le Pape (Anne) : 37
 Marmin (Michel) : 32
 Matsumura (Takeshi) : 37-39

Noms :

Agulhon (Maurice) : 3-4
 Antonowicz (Gilles) : 30-31
 Bardèche (Maurice) : 8, 10, 16,
 37-39
 Belleruche (Maud de) : 4-5
 Benoist (Alain de) : 26-29
 Bernanos : 33
 Bodin (Thierry) : 33-34
 Brissaud (André) : 5-6
 Brunet (Éric) : 34
 Buisson (Patrick) : 35
 Carrard (Philippe) : 7
 Châteaubriant (Alphonse de) :
 17

Coppens (Patrick) : 19
 Cousteau (Pierre-Antoine) : 12
 Dugas (Cécile) : 13-15
 Dupont (Jean) : 17
 Ferrand (Franck) : 17
 Fralon (José-Alain) : 24
 Friedlander (Saül) : 32
 Hugues (Philippe d') : 32
 Igounet (Valérie) : 10, 16
 Janin (Paul) : 21
 Joffrin (Laurent) : 36
 Mabire (Jean) : 12
 Marmin (Michel) : 19
 Merlin (Docteur) : 22-23

Mitterrand (François) : 16
 Mouren (Abbé Louis) : 19
 Nouschi (André) : 3-4
 Olivési (Antoine) : 3-4
 Prévotaux (Julien) : 17
 Renard (Paul) : 12
 Rilke (Rainer Maria) : 3
 Ronet (Maurice) : 24
 Schor (Ralph) : 3-4
 Somville (Pierre) : 10
 Spielier (Robert) : 34
 Waresquiel (Emmanuel de) : 3

Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :

Bibliothèque nationale de France : 10
 Groupe Collaboration : 17

Musée d'art et d'histoire du judaïsme : 10

Médias audiovisuels et Internet :

Academie.tv : 25
 Europe 1 : 17
 France 5 : 36
 France Télévisions : 16
 Observatoire des Journalistes et
 de l'Information Médiatique
 (OJIM) : 16

Radio Courtoisie (« Bulletin de
 réinformation » du 19 janvier
 2016) : 11-12
 Radio Courtoisie (« Libre
 journal d'Henry de Lesquen »,
 22 février 2016 : 6
 Radio Courtoisie (« Libre

journal de Jacques Trémolet
 de Villers », 15 décembre
 2016) : 31
 TV Libertés : 22-23

Titres :

*Action française et la vie littéraire
 (L')* (1930-1944) (Paul Renard) :
 12
Alerte (L') (Bulletin de liaison de
 la région lyonnaise, Jeunesses
 patriotes, n°49, février 1938) : 11
Amis de Hergé (Les) (n°55, 2013) :
 21
Autographes (Les) (catalogue de
 la librairie Thierry Bodin) : 33-
 34
Ballet des crabes (Le) (Maud de
 Belleruche) : 4-5
Bambu Press (16 janvier 2004) :
 13-15
Bulletin célimien (n° 370, janvier
 2015) : 17
*Brasillach écrivain, mal-aimé des
 Lettres françaises* (Pierre
 Somville) : 25
*Cahiers de Malte Laurids Brigge
 (Les)* (Rainer Maria Rilke) : 3
*Chronique buissonnière des années
 50* (Philippe d'Hugues) : 32
Conquérante (La) (Robert
 Brasillach, Éditions Pardès,
 2017) : 20
*Défendre ! Jacques Isorni, l'avocat
 de tous les combats* (Gilles
 Antonowicz ; 2016) : 30-31
*Dictionnaire de la Collaboration.
 Collaborations, compromissions,
 contradictions* (François
 Broche) : 35
Éléments (n°103, décembre

2001 ; n°129, été 2008 ; n°158,
 janvier / février 2016) : 26-29, 32,
 19
Enfant de la nuit (L') (Robert
 Brasillach, Éditions Pardès,
 2017) : 20
Figaro (supplément
 « littéraire » ; 22 septembre
 2016) : 3
Fins de partie (Emmanuel de
 Waresquiel) : 37
Fracas (n°49, 28 décembre
 2016) : 37-39
France de 1948 à nos jours (La)
 (Maurice Agulhon, André
 Nouschi, Antoine Olivési,
 Ralph Schor ; 2008) : 3-4
*Histoire politique de la jeune
 Droite, 1929-1942* (Nicolas
 Kessler) : 26-29
Hugothérapie (Pierre-Antoine
 Cousteau) : 12
Insoumis (Docteur Merlin) : 22-
 23
Jeune Nation (6 février 2015) : 17
Journal d'un homme occupé
 (Robert Brasillach) : 3
Journal du Dimanche (Le) (21
 octobre 2013) : 24
*Le Docteur Merlin chante
 Brasillach* : 22-23
*Maurice Ronet, le splendide
 désenchanté* (José-Alain Fralon) :
 24
National Hebdo (7 avril 2005) : 9

Notre avant-guerre (Robert
 Brasillach) : 32
Nous avons combattu pour Hitler
 (Philippe Carrard, 2011) : 7
Obs (L') (n°2655, 24 septembre
 2015) : 35
Obsession gaulliste (L') (Éric
 Brunet) : 34
Pétain à Sigmarigen (1944-1945)
 (André Brissaud, 1966) : 5-6
Présent (8 octobre 2016 ; 7
 janvier 2016 ; 4 juin 2016) : 32,
 33-34, 37
Réfléchir & Agir (n°10, hiver
 2001) : 8
Rivarol (n°3186, 30 avril 2015 ;
 n°3258, 17 novembre 2016) : 12,
 34
Sept Couleurs (Les) (Robert
 Brasillach, Éditions Pardès,
 2017) : 20
Souvenirs (Maurice Bardèche) :
 37-39
Sparte et les sudistes (Maurice
 Bardèche) : 8
Télérama (n°2936, 19 avril 2006) :
 36
*Un européisme nazi. Le Groupe
 Collaboration et l'idéologie
 européenne dans la Seconde
 Guerre mondiale* (Julien
 Prévotaux, 2010) : 17
Valeurs actuelles (19 mai 2016) :
 16